



Conférence du 24 avril 2007

LES ANIMAUX À L'ATELIER

par Laurent Bastard

Issu de quatre générations de compagnons tanneurs-corroyeurs du Devoir, né en 1955, Laurent Bastard s'intéresse à l'histoire du Compagnonnage depuis une trentaine d'années. Il a publié plusieurs articles dans des revues spécialisées, sur l'iconographie compagnonnique, les chefs-d'œuvre de compagnons, les Bons-Enfants chapeliers, les compagnons sergers au XVIII^e siècle, etc. En 1995, Il a été commissaire-adjoint de l'exposition « Le Compagnonnage, chemin de l'excellence », présentée à Paris au Musée National des Arts et Traditions populaires. L'année suivante, en collaboration avec Jean-Michel Mathonière, il a publié *Travail et Honneur, Les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIII^e et XIX^e siècles* (La Nef de Salomon), analyse d'archives avignonnaises inédites, puis, en 2000, *Compagnons au fil de la Loire; histoires et légendes d'hommes de caractère*, aux éditions Jean-Cyrille Godefroy.

L. Bastard est chargé de la conservation du Musée du Compagnonnage de Tours depuis 1993.



LES ANIMAUX À L'ATELIER

Les ateliers sont peuplés d'animaux qui servent les artisans : ce sont les outils dénommés langue de carpe, queue de rat, oiseau, bec d'âne, chèvre, herminette, queue de cochon, pied de biche, etc. La forme et le mouvement de ces outils explique en général leur nom.

Les compagnons ont aussi un bestiaire pour se désigner eux-mêmes : interviennent alors le lapin, le renard, le loup, le chien, le singe, le goret, l'ours... Les raisons de ces mots tiennent moins à la forme de l'animal qu'à leurs qualités et leurs défauts supposés.

Enfin, les animaux se rencontrent également dans les chansons et surtout l'iconographie des compagnons, où ils sont l'expression symbolique de vertus et de vices, de concepts spirituels et de réalités humaines.

Tels sont les trois volets de cette conférence.

I. – LES OUTILS AUX NOMS D'ANIMAUX¹.

Très grande était la variété des outils au temps où les métiers n'étaient pas encore mécanisés, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XIX^e siècle, avant l'introduction de la machine à vapeur, puis, quelques décennies plus tard, de l'électricité. Les machines ont fait disparaître certains outils tandis que d'autres ont été transformés par l'électricité. La main commande toujours des marteaux, des scies, des broches, mais une partie d'entre eux ne sont plus mus par la force musculaire mais par l'électricité. Ils ont souvent perdu leurs noms pittoresques qui introduisait dans les ateliers une faune asservie à l'artisan au profit de dénominations plus techniques : la perceuse visseuse-dévisseuse a remplacé les vrilles, tarières, vilebrequins et tournevis.

1. Nous sommes redevable au *Dictionnaire des outils* de Daniel Boucard (Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2006) de la plus grande partie du vocabulaire « technico-zoologique » qui suit.



L'ours, en raison de sa forme trapue, désigne le billot sur lequel le doleur fend le merrain. Gravure, XIX^e siècle.

C'est donc un retour en arrière de quelques dizaines d'années, voire plus, qu'il convient d'effectuer pour pénétrer dans ce bestiaire, qui n'a pourtant pas complètement déserté les ateliers. Précisons d'emblée que les outils qui seront cités ci-dessous sont loin de représenter tous ceux qui portent des noms d'animaux. En dresser une liste exhaustive serait ambitieux et il faudrait explorer tous les vieux manuels professionnels et le vocabulaire technique des régions pour y prétendre.

Classification.

Plutôt que de nous plonger dans la zoologie professionnelle, en attrapant une queue ici, une patte là, une langue ailleurs ou une dent plus loin, on peut essayer d'aborder cette faune variée de façon plus ordonnée.

1. – à travers les métiers.

Presque tous sont concernés par l'emploi d'un ou plusieurs outils portant des noms d'animaux, mais ce sont les métiers de base, du bois, du fer, de la pierre, qui en comportent le plus grand nombre. En revanche, ce sont les métiers du cuir, du textile et de l'alimentation qui en sont les plus pauvres. C'est donc chez les charpentiers, les menuisiers, les tonneliers, les forgerons, les maréchaux-ferrants, les serruriers, les tailleurs de pierre et les maçons, qu'on en découvre le plus, qui mettent en scène des oiseaux, des mammifères, des reptiles. Afin de ne pas étendre démesurément cette étude, nous nous limiterons aux métiers qui ont été ou sont encore compagnonnés.

2. – par classification zoologique.

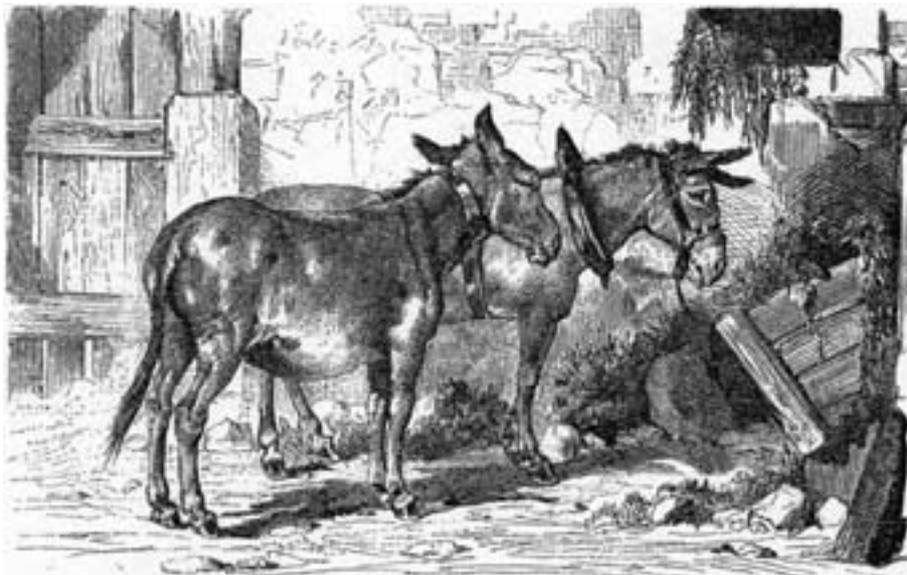
Oiseaux, mammifères, reptiles : ces trois classes constituent le gros bataillon de l'arche de Noé des ateliers. En revanche, les poissons, les batraciens, les crustacés, les insectes, les arachnides et autres vers sont beaucoup plus rares, voire inexistants. Les animaux sauvages devancent en nombre les animaux domestiques et ceci ne fait que refléter la proportion réelle des uns et des autres. Dans la nature, il y a plus de loups, de renards, de biches et de rats même si, dans sa vie quotidienne, l'homme rencontre plus souvent le chien, le chat, l'âne et le bœuf.

3. – par la forme de l'animal.

Un exemple moderne nous est donné par la *souris* ou le *mulot* d'un ordinateur à cause de la forme de l'instrument, ovoïde, plat en dessous, bombé au-dessus, terminé par un fil qui évoque une queue. Pour la même raison, le mot souris désignait aussi, chez les typographes « un morceau de plomb suspendu à une ficelle et qui pend sur le papier pour l'empêcher de glisser dans les pinces du cylindre. »² Mais assez rares sont les outils et instruments qui doivent leur nom à la forme de l'animal entier. Il faut cependant citer le *hérisson* du ramonneur et du couvreur, dont la forme, mais surtout les nombreuses

2. Émile Chautard : *Glossaire typographique*; Paris, Denoël, 1937, p. 115.

baguettes métalliques, évoquent les piquants de l'animal du même nom. Il en est peut-être de même avec l'*ours*, qui est l'un des noms donnés au billot du tonnelier, sur lequel il refend les douelles. L'animal et l'instrument partagent une forme arrondie, trapue. En revanche, la petite taille du rabot de vannier qui servait à aplatir les brins d'osier lui a sans doute fait donner le nom de *moineau*. Chez les carriers, une cale pour maintenir les pierres durant le transport s'appelle un *crapaud*, probablement à cause des petites dimensions et de la forme mal définie de l'accessoire. C'est aussi, comme l'explique le compagnon Joseph Dulaud, dit « La Gaieté de Villebois », un véhicule de transport en carrière : « J'ai nommé le « crapaud ». Autrefois, en effet, avant le moteur à explosion et le camion automobile, tous les charrois s'effectuaient au moyen des chars quatre roues pour les gros blocs sortant de carrière et du crapaud, long véhicule monté sur deux roues, pour les pierres taillées. »³



Restent tous ces supports, bancs et tables à quatre pieds qui ont reçu un nom d'animal par analogie avec les deux ou quatre pattes de ce dernier. Ainsi en est-il de la *bique* du boisselier ou du sabotier, sorte d'établi incliné, à deux pieds. Ou bien encore des différents *chevalets* (de cheval) de bûcheron, cerclier, coutelier, dinandier, feuillardier, maréchal-ferrant ou tanneur. Le *banc d'âne* entre aussi dans la catégorie des chevalets; il était utilisé par les menuisiers et les layettiers.

Le vocabulaire de la métallurgie renferme plusieurs noms d'animaux pour désigner des morceaux de fer ou de fonte, selon leur forme, leur taille, leur aspect : un *saumon*, un *crapaud*, un *morpion*...⁴ Il ne s'agit plus là d'outils mais de matériaux.

Comme nous le verrons plus loin, c'est presque toujours une partie caractéristique de l'animal ou encore son mouvement qui donnent leur nom à l'outil. Aucun animal ne ressemble véritablement à un crocodile, une hirondelle ou un aspic; c'est la forme de ses dents, de sa queue ou de sa tête qui est à l'origine du nom donné à l'outil.



Les chevalets et les bancs d'âne de divers métiers sont construits pour supporter des charges, comme les chevaux et les ânes. Gravures, XIX^e et XVIII^e siècles.

3. Collectif : *Compagnonnage*, avec une présentation de Raoul Dautry; Paris, Plon, 1951, p. 171-172.
4. Recensement quasi exhaustif dans *Le Savoir... fer, glossaire du haut-fourneau*, édité sous la direction de Jacques Corbion par l'Association Le Savoir... fer, Sérémange, 4^e édition, 2003.



Oiseau de maçon.

4. – à cause de son mouvement.

Il existe quelques outils et instruments qui doivent leur nom au mouvement de certains animaux. Ainsi, le *furet*, tige de fer articulée, utilisée par le plombier pour déboucher les canalisations, doit son nom à la souplesse de l'animal qui s'introduit dans les terriers pour y saigner les lapins de garenne. Chez les peintres, dans les années 1950, existait un appareil appelé *ouistiti*. C'était un dispositif qui remplaçait la corde à nœuds avec laquelle le peintre montait ou descendait le long des façades à peindre⁵. L'appareil devait son nom au petit singe agile.

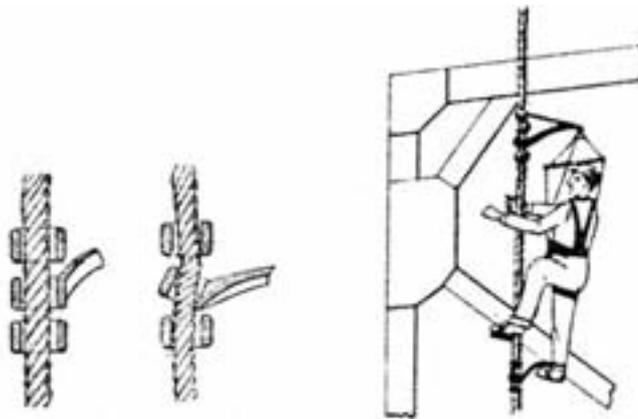


Fig. 10 et 11. — Appareil « ouistiti » pour grimper et suspension le long de la corde lisse.

Chèvre de charpentier.

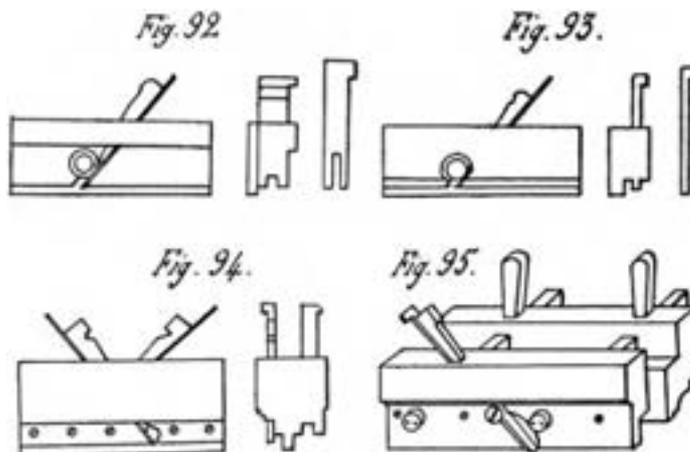


Il est possible que l'*oiseau* de maçon, sorte d'auge à mortier qui se porte au dos, tire son nom du fait qu'il s'élève dans les airs, sur les échafaudages, au fur et à mesure que l'ouvrier s'en sert. Mais peut-être est-ce un faux ami, puisque Littré et le Grand dictionnaire universel du XIXe siècle, tout comme le Robert, estiment qu'il s'agit d'un dérivé d'*auge* et d'une déformation d'*augeau*⁶.

On considère aussi que la *chèvre*, dispositif de levage des charpentiers ou des troncs à scier avec la scie à refendre, vient de ce que l'animal se cabre sur ses pattes de derrière et élève le devant de son corps.

Quant au *bouvet* de menuisier, il tirerait son nom du latin *bovis*, bœuf, car ce dernier, lors du labour, trace un sillon dans la terre, comme l'outil le fait dans le bois.

Divers bouvets.



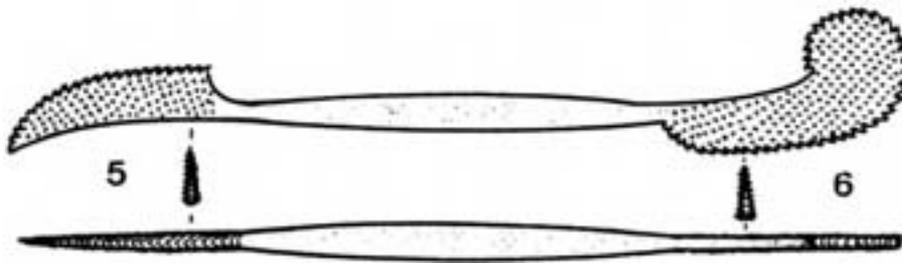
5. Il est décrit par E. Bataille dans *Pour le peintre-vitrier*; Paris, Dunod, 1956, p. 80. Ce dispositif avait été imaginé par un dénommé Paul Caus.
6. René Pothet : « Oiseaux de maçons conservés dans la Vienne » in : *Cahier n° 33, catalogue des Musées de Chauvigny (Vienne)*, 2005.

Le cas du *mouton* est intéressant. Le mouton désigne une lourde masse en fer ou en acier, élevée manuellement ou mécaniquement, et qui retombe sur des pieux à enfoncer ou une masse de métal à forger. C'est une sorte de marteau pilon. Il ne ressemble pas à l'animal du même nom. C'est le mouvement, les coups de tête violents du mouton mâle, le bélier, qui sont à l'origine du mot. Le mouton est entré dans le monde de la technique tandis que le bélier restait dans celui de la guerre, pour défoncer les portes des châteaux.

5. – à cause d'une ressemblance avec une partie du corps de l'animal.

La tête.

La *tête de chat* est l'un des noms donnés au ferretier de maréchal-ferrant, gros marteau à manche court et courbe. La *tête de serpent* est un tas ou double tas de chaudronnier, de forme triangulaire. La *tête de coq* est une sorte de ripe de tailleur de pierre, qui sert à gratter les surfaces courbes. L'outil doit son nom à sa forme triangulaire, à bords arrondis et dentelés, rappelant la crête du coq. Les cornes, autres excroissances de nombreuses têtes animales, ont peu inspiré les artisans. Seuls les charpentiers connaissent la *corne de cerf*, outil en forme de V à crans, pourvu d'une douille emmanchée, qui sert à mettre en place les pièces de charpente par en dessous.



Tête de coq ou gratte-fond de tailleur de pierre et de sculpteur.
Dessin extrait de J.-Cl. Bessac :
L'outillage traditionnel du tailleur de pierre de l'Antiquité à nos jours ;
CNRS, 1997.

Le museau.

Il est à l'origine du mot *bédane*, contraction de « bec d'âne » ; ce ciseau à bois ou à fer présente une section carrée ou rectangulaire dont l'un des côtés est arrondi comme un museau d'âne. L'*herminette*, petite hache à fer large et arrondi, tirerait son nom du museau de l'hermine.

Le bec.

Le *bec de corbin*, c'est-à-dire de corbeau, est le nom de divers outils acérés en forme de crochet. Le bec de corbin de serrurier « est une baguette ou petite pince à mains dont les serres ou mordants sont ronds ou pointus. Le bec de corbin sert à contourner les petits fers et surtout les fils-de-fer.⁷ ». En fonderie, le corbeau est un outil constitué d'un manche de trois mètres de long et d'une pièce en forme de triangle, sorte de raclette servant à diriger la coulée⁸. Le *bec de corbin de menuisier* est un rabot dont la semelle et le fer sont courbes, pour repasser dans les moulures. Il existait aussi aux XV^e-XVI^e siècles le *bec de faucon*, qui était un marteau-pic dont l'une des pannes était recourbée. Quant

7. Paulin-Désormeaux : *Nouveau manuel complet du serrurier...* ; Paris, Roret, 1866, p. 89.
8. J. Corbion, *op. cit.*, p. 895.



Col de cygne de cordonnier.

au *bec de cane*, il s'agit d'une pince plate à mâchoires dentées et à bout carré, pour tenir les fers forgés. Chez les vanniers, on emploie la *bécasse*, outil en fer dont l'extrémité est recourbée, d'abord dans un sens puis plus longuement dans un autre (sur environ 19 cm), et presque perpendiculairement au manche. Cet outil pointu, qui rappelle le bec de l'oiseau du même nom, sert à percer les avant-trous de la grosse vannerie.

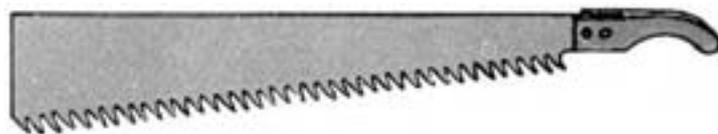
Le cou.

Le *col de cygne* est une enclume à pied courbe dont se servent les cordonniers pour clouer les semelles, et qui ressemble au cou du palmipède.

Les mâchoires et les dents.

Ce sont sans doute les parties qui sont à l'origine du plus grand nombre de noms d'outils qui servent à saisir, à couper, à entailler ou écraser. C'est ainsi que les forgerons se servent de tenailles à bords plats et effilés pour saisir le fer rouge et l'apporter jusqu'à l'enclume. On les appelle des *écrevisses* ou tenailles-écrevisses, car elles rappellent les pinces du crustacé. Les tailleurs de pierre et les carriers se servent pour leur part de grandes scies à un manche et à lame évasée, appelées *crocodiles* en raison du nombre de leurs dents. Elles servent à débiter la pierre tendre. La *clé-crocodile* est une clé à mâchoires dentées pour serrer ou desserrer les écrous. La *baleine* est une scie à lame flexible et fine, pour scier la pierre tendre suivit une coupe ou un gabarit; elle tire son nom des fanons de baleine.

Crocodile de carrier
et de tailleur de pierre.



Les mâchoires et les dents du *chien* qui mord, sont à l'origine de plusieurs outils du même nom mais d'emploi différent. Le chien de tréfileur est une sorte de tenaille à poignées recourbées, pour tirer les fils dans la filière; le chien de cordonnier est un instrument à mâchoires dentées et à manivelle pour monter les contreforts d'une chaussure; le chien (ou chienne) de tonnelier, sorte de levier en bois muni d'un fer articulé, formant mâchoire, sert à écarter une douelle de ses voisines; le chien de tailleur de pierre est un marteau à grandes dents plates qui « mord » la pierre de frappe en frappe. Les menuisiers et les tonneliers appelaient aussi *chien* le sergent pour serrer les bois pendant le travail⁹.

Après le chien, le loup. Il est à l'origine du *rabot gueule de loup*, qui sert à fabriquer la partie joignante des fenêtres en assemblage à gueule de loup, c'est-à-dire avec une partie convexe chez l'une et une partie concave chez l'autre. Le rabot possède une semelle concave, en creux, et il s'appelle toujours gueule de loup, tandis que le rabot à semelle convexe peut porter le même nom ou s'appeler ... un *mouton*, sans doute parce que l'un rentre dans la gueule de l'autre. Sans autre précision anatomique, le *loup* désigne plusieurs outils : une pince-tenailles pour arracher des clous, une sorte de levier ou pied de biche

9. « Barre de fer quarrée, qui a un crochet en bas et un autre qui monte et descend le long de la barre. C'est ce que les menuisiers et quelques autres ouvriers appellent sergent. Les tonneliers qui se servent beaucoup de cet outil luy donnent le nom de chien, parce qu'il serre, et mord fortement le bois. » (Thomas Corneille : *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, 1694, cité par J. Corbion, *op. cit.*, p. 753).

pour déplacer des bois ou encore une pince fixe de bois utilisée par le menuisier pour coincer des planches. La *louve* est aussi le nom donné en Pays de Vaud, en Suisse, à la grande scie passe-partout, hérissée de dents triangulaires dites *dents de loup*.

Plus précis, les noms composés à partir du mot « dent » sont pourtant peu nombreux : la *dent* est un outil de relieur en forme de dent de loup, servant de brunissoir ; la *dent de chien* est un burin à deux dents servant aux tailleurs de pierre et sculpteurs médiévaux ; la *dent de loup* est un outil de coutelier pour polir les manches de bois ; la *dent de rat* est le nom d'un découpoir denticulé servant aux ceinturiers et bourreliers.

La langue.

Les serruriers utilisaient un ciseau qui servait à faire des entailles dans le fer. Sa forme étroite et losangée lui a fait donner le nom de *langue de carpe*. Le terme désigne aussi un foret, analogue à la mèche que les serruriers et les mécaniciens appellent le *foret à langue d'aspic* (ce qui s'éloigne pourtant de celle du reptile, qui est bifide). La *langue de bœuf* est un gros marteau de paveur à panne arrondie et évasée et au long talon à pans mais la *langue de vache* est une enclume de ferronnier, pointue à un bout et arrondie à un autre. La *langue de chat* est une truelle de maçon effilée servant à jointoyer. C'est aussi un burin de graveur ou encore un synonyme de la rouanne de sabotier.

Les oreilles.

L'*oreille d'âne* est un outil de serrurier. C'est une boucle de fer qui maintient dans l'étau la clef en cours de finition.

Les pattes.

La *patte de lièvre* est une véritable patte qui sert de pinceau rustique au sabotier pour passer de la teinture sur les sabots ou à l'orfèvre pour récupérer la limaille des métaux précieux. Le *ped de biche* est une pièce de fer fendue à son extrémité, comme un sabot de biche, qui sert au maçon pour décoffrer et à de nombreux autres artisans, pour ôter les pointes et disjoindre des planches, des huisseries, etc. Le *ped de biche de tapissier* est de petite taille, emmanché, et il sert à arracher les pointes des garnitures. Le *ped de chèvre* de ferblantier est un tas, sorte d'enclume, pour plier les pièces de métal¹⁰. Quant au *pas-d'âne*, ou abaisse-langue, employé par le maréchal-ferrant, son nom est-il dû à sa vague ressemblance avec l'empreinte d'un sabot d'âne ? Enfin, la *sauterelle* de charpentier ou de tailleur de pierre, équerre à branches mobiles, doit probablement son nom à la forme des grandes pattes de l'insecte.



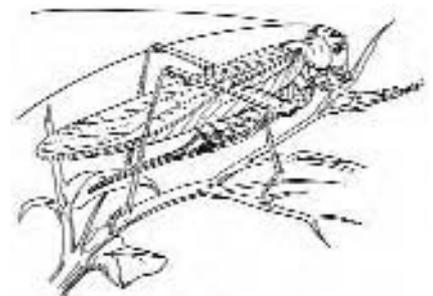
La queue.

Le *chien* est une brosse cylindrique à poils durs et à manche court, dont les typographes se servent pour nettoyer les caractères ; le terme vient probablement de la ressemblance de l'outil avec une queue de chien. La *queue de rat* est une

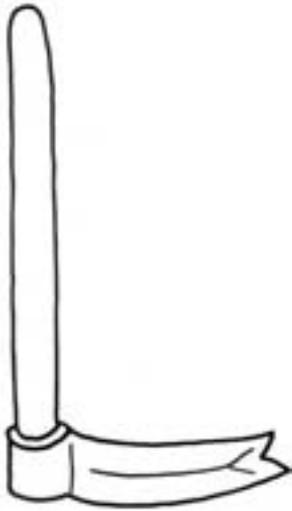


Forêt à langue d'aspic.

La sauterelle : l'insecte et l'outil à pattes et branches articulées.



10. J. Corbion, *op. cit.*, p. 2537. Le monde de la mine et de la fonderie connaît aussi le *ped de bœuf*, le *ped de chat*, le *ped de cochon* et le *ped d'éléphant*.



Le coudre à queue d'hirondelle de fendeur de douelles.

11. Richard Maroli : *Tu seras choumac*; Paris, Librairie du Compagnonnage, 1977, p. 41 : « Pas plus tard que la semaine dernière, ton oncle m'a fait un bon pour une bite de chien ! J'ai pas marché, croyant que c'était une connerie, eh bien pas du tout : c'est un gros marteau à boule à une seule panne ! »
12. L'étymologie du mot laie, au sens d'outil, est incertaine, selon les dictionnaires. C'est en consultant Boucard, *op. cit.*, que nous avons fait le rapprochement avec un autre instrument appelé aussi laie, et qui est une clé à foin utilisée dans le Valais suisse. Boucard cite un auteur qui écrit : « L'imagerie paysanne, fruste et terre à terre, ne s'embarrasse pas de scrupules ou de pudeurs futiles et n'hésite pas à désigner cet objet par ce quoi il ressemble vaguement : le sexe du porc femelle, domestique ou sauvage. » Mais peut-être est-ce un « faux ami », comme il y en a tant dans toutes les langues.
13. Adélaïde Blasquez : *Gaston Lucas, serrurier ; chronique de l'anti-héros*; Paris, Plon, 1976, p. 43 : « La forge [...] flanquée de deux soufflets de cuir si énormes... On les actionnait à la main, en tirant sur une chaîne qu'on appelle, dans le métier, la branloire. Le travail lui-même se disait « tirer la vache » et il était réservé, par roulement, aux trois plus jeunes apprentis. » Le mot « tirer » a-t-il le sens de « conduire avec une corde » ou de « traire » ?
14. J. Corbion, *op. cit.*, p. 2766.

lime ou une râpe de serrurier, de section cylindrique, qui s'amincit régulièrement jusqu'à son extrémité, comme la queue du rongeur. La *queue de cochon* est une tarière à vrille large, ou bien une petite losse de tonnelier, ou encore un alésoir ou perce-tuyau de plombier. La *queue de morue* est une brosse plate de peintre. Il existait un modèle de scie dit à *queue de renard*. La *queue de renard* est aussi une mailloche taillée dans une pièce de bois entière, employée par le merraindier ou le doleur pour frapper sur le départoir et séparer ainsi les tranches de bois destinées à faire des douelles. Daniel Boucard estime qu'« on peut penser qu'au bout d'un certain nombre de frappes, le maillet était ébouriffé comme une queue de renard. » Autre outil du fendeur et du doleur : le *coudre à queue d'hirondelle*, dont la lame se termine est fendue en V à son extrémité, comme la queue de l'oiseau. Pour rester dans la technologie, rappelons le nom de l'assemblage des bois en menuiserie, appelé « à *queue d'hironde* » ou « à *queue d'aronde* », déformations d'« hiron-delle », et dont la forme évoque aussi la queue de l'oiseau. Mais curieusement, le sciage des queues d'aronde s'effectuait à l'aide d'une scie portant le nom d'un autre oiseau, la *scie à queue d'aigle*, dont le cadre était pourvu d'une lame vrillée.

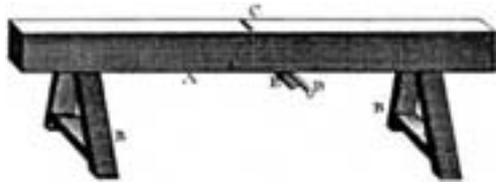
Autres parties.

D'autres parties du corps des animaux ont inspiré les artisans. L'épaule ou plutôt l'omoplate, du fait de sa forme triangulaire et aplatie, est à l'origine de l'*épaule de mouton*, nom donné à la hache, ou plutôt la doloire, des charpentiers et des charrons de l'est de la France et des pays germaniques. Une variante, au fer arrondi en goutte d'eau, se nomme *aile d'oie*. Est-ce l'aile encore qui a fait surnommer *libellule* le niveau triangulaire à fil à plomb des maçons, dont les deux branches évoquent peut-être les ailes écartées de l'insecte ? Quant à l'*hirondelle* de bourrelier, variété de couteau à pied, faut-il chercher l'origine de son nom dans la forme semi-ovoïde des ailes de l'oiseau en vol ? Le sexe de certains animaux a aussi servi à désigner des outils. Les chaudronniers emploient un marteau dénommé *bite de chien*¹¹ et le marteau de tailleur de pierre dénommé *laie* pourrait tirer son nom de ce que, vu de l'épaisseur, il ressemble vaguement à la vulve de la femelle du sanglier¹². La peau ou le cuir d'un animal peut servir à désigner un outil : ainsi, chez les serruriers, le mot *vache* désigne le soufflet de forge, formé d'une grosse poche de cuir entre deux plateaux de bois¹³. Naturellement, la chaîne de la branloire qui actionne le soufflet est appelée *queue de la vache*¹⁴.

6. – Les faux amis.

Il existe quelques noms d'outils qui évoquent des animaux mais qui ne leur doivent pourtant rien. L'évolution de la langue a fait qu'ils sont leurs homonymes alors que leur étymologie renvoie à des notions ou des choses différentes. Ainsi en est-il du *martinet* de forge, qui fait songer à l'oiseau du même nom, alors qu'il s'agit pour l'un d'un dérivé de marteau et pour l'autre du nom propre Martin. La *louve* de carrier ne doit pas son nom à la femelle du loup mais au verbe lever.

La *colombe* est un autre faux ami. Il s'agit d'un très grand rabot renversé, dont le fer est placé en position supérieure. L'outil est immobile et c'est l'ouvrier — tonnelier, charpentier, menuisier — qui déplace la pièce de bois sur le tranchant du fer. Pourquoi une colombe? Qu'y a-t-il de commun entre l'oiseau gracieux et cette lourde pièce de bois fixe? En fait, l'évolution de deux mots latins distincts a abouti à un homonyme. La colombe au sens d'oiseau vient de *columba*, alors que la colombe au sens d'outil vient de *columna*. Ce mot latin *columna* signifiait colonne, et il a d'ailleurs évolué jusqu'à cette forme. Mais il a aussi donné colombe, qui signifie grosse poutre (d'où les maisons à colombages) et, par ressemblance avec une grosse poutre, le mot colombe, au sens de rabot.



Le *pic* de carrier et de tailleur de pierre partage avec les oiseaux du même nom (pic-vert, pic-épeiche) le fait d'être muni d'une pointe au bout du marteau ou du bec, mais sans que l'un ait été à l'origine de l'autre, puisque tous deux ont la même origine et sont nés distinctement.

Le *bigorneau*, petite enclume de serrurier, n'a pas de relation avec le coquillage marin, car il constitue une déformation de bicorneau, enclume à deux cornes. À l'inverse, il est des oiseaux qui doivent leur nom à des outils : c'est le cas de la *spatule*, grand oiseau à bec long et évasé à son extrémité, qui ressemble à la lame plate de plâtrier, de maçon, de cuisinier.

II. – LES HOMMES AUX NOMS D'ANIMAUX.

Le travail sur le chantier, dans l'atelier, ou plus tard à l'usine, réunit des hommes de qualification, de fonctions et d'âges différents. Il s'est établi un vocabulaire plus ou moins spécifique à chaque métier pour nommer les apprentis, les ouvriers ou compagnons (au sens large), ceux qui les commandent, les contremaîtres ou chefs d'équipe, et enfin celui qui est propriétaire de la boutique ou de l'entreprise, le patron ou maître.

Parallèlement au vocabulaire associé à la hiérarchie des fonctions dans l'atelier il en existe un autre, qui ne concerne que les compagnons. Il est fondé sur l'appartenance ou non à leur association, à leur Devoir.

Les noms d'animaux se rencontrent au sein de ces deux catégories.

A – La hiérarchie des fonctions dans l'atelier.

1. – L'apprenti.

Il est caractérisé par la jeunesse et l'ignorance. Dans bien des métiers, il était un peu le souffre-douleur des ouvriers plus âgés. Dans le compagnonnage des charpentiers, il porte le surnom de *lapin*, terme qui



L'étymologie du mot « colombe », outil de tonnelier, est la même que celle du « colombage », technique de construction mettant en œuvre des colonnes de bois (latin *columna*).

s'est généralisé au sein des autres compagnonnages assez tard, probablement au milieu du XX^e siècle. Chez les plâtriers, on le nomme *cabri*¹⁵. Les deux mots évoquent la vivacité qui sied à la jeunesse, la faculté de courir pour obéir vite à un ordre mais aussi d'être chassé comme un gibier par des renards et des chiens qui montrent les dents¹⁶.

Perdiguié explique l'emploi du mot « lapin » par l'analogie avec l'animal : il est le plus faible et le moins intelligent des autres animaux avec lesquels il travaille et sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure : le renard, le chien et le singe. Cette explication morale est aujourd'hui rejetée par certains, au profit d'une origine prétendument fondée sur l'outillage du charpentier. Ainsi, l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir explique dans l'une de ses récentes publications¹⁷ que « le lapin est la languette de métal qui permet de tendre le cordeau ; traditionnellement, c'est l'apprenti qui tenait le lapin lors du battage au cordeau. » Cette explication n'en est pas une. D'une part, elle repousse la question : pourquoi appelle-t-on un lapin la languette du cordeau ? D'autre part, elle ne tient pas compte de ce que le mot s'inscrit dans un contexte où sont présents bien d'autres termes animaliers du monde compagnonnique : le renard, le chien, le loup, le cabri, etc. qui sont liés les uns aux autres et pour lesquels on chercherait bien en vain une origine technique. En réalité, il faut renverser cette pseudo explication : c'est parce que la pointe du cordeau est tenue par l'apprenti surnommé lapin qu'elle même prend le surnom de l'apprenti.

2. – Le contremaître.

Chez les cordonniers, on le surnommait *goret*. C'était celui qui dirigeait un garni, atelier où travaillaient plusieurs ouvriers cordonniers. Chez les compagnons chapeliers, « le plus ancien des ouvriers en fabrique était nommé le « goret », c'est lui qui présentait les arrivants au « bosse »¹⁸. Il semble que le mot vienne du compagnonnage, puisqu'il figure dans les règlements des compagnons chapeliers, au sens de « rouleur ».

Il est attesté dans un texte du XVIII^e siècle, l'arrêt du Parlement de Lyon, en date du 7 septembre 1778. Ce document interdit aux ouvriers de former des associations « sous le nom de sans gêne, bons enfants, gavots, droguins, du devoir, devorans, passés, *gorets* et autres sous prétexte de se reconnaître, de se placer et de s'aider. »¹⁹

Pourquoi le contremaître ou le rouleur ont-ils été surnommés des *gorets* ? Était-ce parce qu'ils passaient pour être plus gras que les autres ouvriers, parce que mieux payés et donc mieux nourris ? Ou bien parce qu'ils criaient et grognaient toujours à leur rencontre ? Ou bien encore parce que leur fonction de rouleur les obligeait à boire avec le compagnon arrivant ? La connotation ironique serait bien dans l'esprit frondeur des ouvriers et compagnons de jadis à l'encontre de ceux qui représentaient l'autorité.

En revanche, l'étymologie avancée par Pétrus Borel dans *Le Gniaffe*²⁰, semble douteuse. Il y décrit les diverses catégories de cordonniers et en arrive au *gorret* : « (le semainier), c'est un jeune ou vieux garçon, ou plutôt un crétin, qui n'a pas assez d'intelligence pour faire un soulier à lui tout seul, et se met à la semaine pour coudre et faire le moins

15. J'ignore depuis quelle époque ces mots sont attestés dans ces compagnonnages ou ces métiers. Je ne les ai pas rencontrés avant que Perdiguié en fasse état dans le *Livre du Compagnonnage* (1839).

16. Bien qu'en dehors du compagnonnage, signalons que dans la houlellerie liégeoise un jeune garçon servant de manœuvre est surnommé un *crapaud*. (J. Corbion, *op. cit.*, p. 958).

17. A.O.C.D. : *Tout savoir sur... les Compagnons du Devoir* ; Paris, Librairie du Compagnonnage, 2006, p. 206.

18. E. Milcent : « Les compagnons chapeliers », in : *Les Muses du Tour de France*, n° 6 (vers 1927), p. 154. Dans l'argot du métier, le « bosse » était le patron et la « bossresse » la patronne.

19. Cité par Justin Godard : *Travailleurs et métiers lyonnais*, Lyon, 1909, p. 55.

20. Pétrus Borel : « Le Gniaffe » in : *Les Français peints par eux-mêmes* ; Paris, J. Philippart, 1841.

malin de l'ouvrage. Il y en a ordinairement deux dans la boutique du maître, employés aux basses fonctions, aux raccommodages et à la peinture et décoration de la besogne achevée. Là, le semainier prend la qualification de *gorret* (corruption dérisoire du mot *correct*, nom que porte dans plusieurs industries le chef des compagnons chargés des épures), et se divise en deux classes tranchées, le *gorret à la pâte* et le *gorret coupeur*. » Le mot « goret » serait donc, selon Pétrus Borel, une déformation de « correct », terme désignant les ouvriers qualifiés du bâtiment, mais employé par dérision chez les cordonniers. Le problème, c'est que le mot « correct » semble sorti de l'imagination du romancier...

3. – Le maître.

Les anciens compagnonnages ne désignent le propriétaire d'un atelier ou d'une entreprise de bâtiment que sous les titres de maître ou de bourgeois, au moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le terme de « patron » ne se répand que sous le second Empire. On a vu que chez les chapeliers, le maître était le « bosse » et sa femme la « bossresse ».

Mais chez les compagnons charpentiers, un mot spécifique, un nom d'animal, était employé : celui de « singe ». Il ne paraît pas attesté avant le XIX^e siècle. Plusieurs hypothèses, certaines assez farfelues, ont été avancées pour expliquer l'origine du mot.



« L'art et la manière de toper un singe pour obtenir de la rallonge », dessin humoristique d'un compagnon charpentier du Devoir de Liberté (vers 1960), où l'on voit les renards, les chiens et les loups hissant le singe sur une chèvre, jusqu'à ce qu'il consente à augmenter la paye des ouvriers charpentiers.

a) les explications d'ordre moral.

Notons d'emblée que le singe est un vieux symbole de l'imitateur, de celui qui contrefait sans posséder le savoir et les qualités de celui qu'il imite. Ne faudrait-il donc pas comprendre que le maître est celui qui possède la richesse, l'entreprise, le pouvoir, mais pas la compétence, seul apanage des compagnons, qu'il s'efforce d'imiter?²¹

Pour sa part, Perdiguier, dans le *Livre du Compagnonnage* (1839), indique que les compagnons charpentiers désignent l'apprenti par le nom de lapin, les aspirants par celui de renard, les compagnons par celui de chien et le maître par celui de singe. À propos de ce dernier, il explique : « Le Singe, le plus fin, le plus adroit de tous, prime sur le Chien, sur le Renard et sur le Lapin, dispose de tous à son gré, et les exploite à son profit. » L'explication est plausible. Le singe est un vieux symbole de malice et il est possible que les compagnons, par dérision, aient affublé leur maître de ce sobriquet. Le simple fait que le maître est celui qui est « grimpé le plus haut » en terme d'ascension sociale peut aussi le justifier.

Le mot singe a peut-être encore une autre explication. Notons d'abord que le mot ne semble guère employé chez les compagnons avant que Perdiguier en donne connaissance. Alors que le renard, le chien et le loup sont attestés au XVIII^e siècle, lorsqu'il s'agit du patron, les compagnons disent le maître ou le bourgeois. Il y aurait donc une recherche à mener dans les archives des charpentiers pour avoir une idée de l'ancienneté et de l'usage du mot chez eux. Il a pu être introduit assez tard, pour compléter en quelque sorte une ménagerie déjà composée de deux ou trois individus. Le mot singe pourrait en fait dériver de *sinve*, terme d'argot attesté chez Vidocq, qui signifie *dupe*; le mot est issu lui-même de *simple*. Le patron, c'est le simple, celui que l'on abuse, parce que l'on est plus malin que lui. Un parallèle peut être fait avec le mot *naïf*, synonyme de patron dans l'argot des typographes du XIX^e siècle²².

Il est aussi une autre explication, amusante mais peu crédible, donnée par des compagnons d'aujourd'hui : le patron serait appelé singe parce qu'il fait la grimace quand on lui demande de la « rallonge » !

b) les explications d'ordre technique.

Simon, dans son *Étude historique et morale sur le Compagnonnage* (1853), reprend les explications de Perdiguier en ce qui concerne les trois premiers surnoms, mais substitue celle-ci à la dernière, qui concerne le singe : « Quant au nom de singe, nous supposons qu'il fut donné, dans le principe, à celui des deux scieurs de long qui se tient perché sur les bois à refendre, et veille, de ce poste élevé, à la direction de la scie. » On passe donc d'une explication morale à une explication technique, liée au métier, en supposant que l'origine du singe des scieurs de long demeure liée à la position élevée de ce dernier sur la bille de bois.

Il est d'ailleurs un rapprochement qui, semble-t-il, n'a jamais été fait entre le maître et l'appareil de levage appelé *singe*, qui figure dans l'Encyclopédie Diderot. Il est représenté sur une planche de l'article « charpenterie ». À l'instar de la chèvre, qui s'élève en se cabrant, le singe monte, lui aussi. Les charpentiers d'antan recouraient à nombre de termes animaliers pour désigner leur matériel (singe, chèvre, mouton,

21. L'emploi du mot *singe* en tant que symbole de l'imitation apparaît dans une « Lettre ouverte à Monsieur Lucien Blanc » par Léonce Chopis, compagnon doleur du Devoir, insérée dans *Le Ralliement* du 23-1-1898, p. 2-3. Chopis ironise sur les vertus du fondateur de l'Union Compagnonnique et imagine qu'après sa mort sera érigé « un superbe monument sur la grand place de Grézieu-la-Varenne, où vous serez représenté par le bronze, tenant dans la main droite un tout petit singe, symbole de l'imitation, et de la gauche, un superbe renard emblème de la finesse et de la fidélité. » Il faut bien sûr comprendre tout le contraire en ce qui concerne la fidélité, puisque L. Blanc était accusé par les compagnons « restés fidèles au Devoir » d'avoir trahi le Compagnonnage.

22. E. Chautard, *Glossaire typographique*, p. 99.

bélier...) et il n'est pas étonnant qu'ils aient qualifié les hommes de la même manière. C'est donc peut-être en comparant l'appareil au maître, que les charpentiers ont qualifié ce dernier de singe. Mais dans tous les cas, c'est bien l'idée d'ascension qui justifie ce choix.

Une récente publication de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir²³ s'appuie également sur la position élevée — au sens propre — du patron : « Au Moyen-Age, les Compagnons charpentiers abattaient eux-mêmes les arbres dont ils mettaient ensuite le bois en œuvre; c'est le patron qui montait à la cime de l'arbre pour la couper : ce surnom a traversé les siècles... » Sans citer aucune source, l'auteur de ces lignes s'appuie sur un usage hypothétique du métier pour donner une explication qui se veut rationnelle. Il suggère aussi que le mot a été employé depuis des siècles, alors qu'il n'en est rien. La démarche est révélatrice de la volonté d'écarter tout ce qui est d'ordre moral et symbolique parce que jugé soit ridicule soit incompréhensible pour le grand public.

On peut d'ailleurs se demander si le terme était vraiment spécifique aux charpentiers. Lorsque Denis Poulot publie *Le Sublime* en 1870, décrivant les mœurs des ouvriers forgerons et mécaniciens, il mentionne le mot « singe » au sens de « patron »²⁴. Le *Nouveau dictionnaire complet du jargon de l'argot ou le langage des voleurs dévoilé* (1849) ne mentionne pas le lapin, le renard, le loup mais définit le singe comme le « chef d'atelier, le patron ». Seul ce mot est mentionné. Est-il passé du vocabulaire « drillatique » à celui de la pègre et du monde ouvrier en général? Ou bien était-il employé indistinctement dans le langage du peuple? Les compagnons charpentiers, en se l'appropriant, l'auraient alors associé au couple renard-chien, lequel est bien plus riche sur le plan symbolique.

Comme on le voit, la question est loin d'être tranchée et, répétons-le, seule une recherche méthodique dans les archives des charpentiers permettrait de repérer l'ancienneté du mot et de le situer dans son premier contexte sémantique.

B – Les ouvriers et les compagnons.

1. – chez les ouvriers imprimeurs : l'animal définit l'activité.

Ils constituaient un corps de métier composé d'ouvriers qualifiés, conscients de leur valeur, pourvus d'usages et d'un vocabulaire spécifique. Chez eux, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les ouvriers chargés de la presse étaient surnommés des ours. Nicolas Contat, dans ses *Anecdotes typographiques* (1762) écrit que les compositeurs, pénétrés de leur supériorité, avaient donné le sobriquet d'ours aux ouvriers de la presse « à cause de la saleté et malpropreté inséparables de leur ouvrage grossier. » L'apprenti pressier était un *oursin*. Plus tard, Balzac, dans le premier chapitre des *Illusions perdues*²⁵ parle d'« un ancien compagnon, que, dans leur argot typographique, les ouvriers chargés d'assembler les lettres appellent un *ours*. Le mouvement de va-et-vient, qui ressemble assez à celui d'un ours en cage, par lequel les pressiers se portent de l'encrier à la presse et de la presse à l'encrier, leur a sans doute valu ce sobriquet. » Selon un autre auteur²⁶, « c'est Richelet qui a donné le nom d'*ours* aux imprimeurs, parce qu'étant un jour dans

23. A.O.C.D. : *Tout savoir su les Compagnons du Devoir*; Paris, , 2006, p. 218.

24. Denis Poulot : *Le Sublime* (édition de 1870); Paris, Maspéro, 1980, p. 145, 162, 163, etc. La femme du patron est la *guenon*. (p. 258).

25. 1837-1843.

26. Eugène Boutmy : *Dictionnaire de l'argot des typographes* (1883), p. 101, qui cite Antoine-François Momoro (1756-1794), auteur d'un *Traité élémentaire de l'imprimerie* (1793). Cependant, l'anecdote n'a pas été retrouvée dans le dictionnaire de Richelet (1680), remarque Giles Barber dans une note (p. 71) de la réimpression des *Anecdotes typographiques* de Nicolas Contat (The Oxford bibliographical Society, 1980).

l'imprimerie à examiner sur le banc de la presse les feuilles que l'on tirait, et s'étant approché de trop près de l'imprimeur qui tenait le barreau, ce dernier, en le tirant, attrape l'auteur qui était derrière lui et le renvoie, par une secousse violente et inattendue, à quelques pas de lui. De là, il a plu à l'auteur d'appeler les imprimeurs à la presse des *ours*, et aux imprimeurs à la presse d'appeler les compositeurs des *singes*. »

Et nous voilà revenus au singe ! mais cette fois, il ne s'agit plus du maître mais de l'ouvrier typographe²⁷. Boutmy écrit que « ce mot, qui n'est plus guère usité aujourd'hui [...] vient des mouvements que fait le typographe en travaillant, mouvements comparables à ceux du singe. » Mais il ajoute : « Une opinion moins accréditée, et que nous rapportons ici sous toutes réserves, attribue cette désignation à la callosité que les compositeurs portent souvent à la partie inférieure et extérieure de la main droite. Cette callosité est due au frottement réitéré de la corde dont ils se servent pour lier leurs paquets. » Boutmy, citant Momoro, précise que le mot singe ne s'emploie plus depuis la première édition de l'*Encyclopédie*, soit depuis le milieu du XVIII^e siècle.

27. Ce qui nous fournit l'occasion de rappeler qu'un même mot, tout comme une même forme symbolique, peut revêtir une signification différente selon son contexte.

28. Les ouvriers indépendants ou organisés en para-compagnonnages étaient des « armagnols » chez les couvreurs et maréchaux, des « gamins » chez les maréchaux encore, des « droguins » chez les chapeliers, des « espontons » chez les menuisiers et plusieurs autres corps, des « harpaillants » chez les tailleurs d'habits, des « marpeaux » chez les tisseurs, des « margageats » chez les tanneurs puis les cordonniers. Le terme même de « gavot » était péjoratif à l'origine et c'est au XIX^e siècle seulement que les compagnons menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté se sont appropriés ce vocable parce qu'ils en avaient oublié le sens originel de « paysan » ou de « montagnard inculte ». Les typographes agiront de même en appelant « sarrasins » les ouvriers indépendants. Les syndicalistes grévistes de Montceau-les-Mines auront aussi leurs « jaunes » vers 1899.

29. E. Milcent, *op. cit.*

30. Le rôle des compagnons tondeurs de drap de Lyon (1760) débute en effet par une en-tête qui comporte cette phrase : « Et les bons frères nous recevrons et les mazètes nous fricasserons sy nous ne sommes pas assez fort à la cour des aydes nous en apèlerons... » (Arch. U. C. Paris, dépôt au Musée de Tours). « Fricasser » signifiait imposer une amende (une fricassée, un repas).

2. – Chez les compagnons : l'animal définit ou non l'appartenance au groupe.

L'ouvrier non compagnon.

Ce qui précède nous montre que l'emploi d'un surnom péjoratif exprime d'abord un sentiment d'appartenance à un groupe. Les pressiers appellent les typographes des singes et les typographes appellent les pressiers des ours. Chez les compagnons, il semble en être de même. Pourtant, le vocabulaire animalier marque davantage une hiérarchie et exprime d'abord l'identité, l'appartenance. Fortement pénétrés de l'idée qu'ils constituaient une élite, ils ont usé d'un vocabulaire dépréciatif pour qualifier tous ceux qui n'appartenaient pas à leur société²⁸.

Parmi ce florilège, relevons, dans le genre animalier, le terme de *cafard* employé par les chapeliers²⁹. Il s'agissait de l'ouvrier non compagnon et plus précisément de l'ouvrier « approprié », celui, moins qualifié, qui montait le chapeau, catégorie exclue du compagnonnage, alors que celui qui fabriquait le feutre, le « fouleur », pouvait seul prétendre au Devoir.

Chez les compagnons tondeurs de drap du XVIII^e siècle, les ouvriers profanes étaient qualifiés de *mazettes*. Le terme existe depuis le XVII^e siècle au sens de « personne manquant de force, d'ardeur ou d'habileté », mais il désigne aussi un mauvais petit cheval, ce qui nous ramène au vocabulaire animalier³⁰.

Chez les bons compagnons fendeurs de bois, le profane était appelé un *guèpier*, les guêpes et les frelons constituant un des risques du métier de bûcheron en forêt. En revanche, chez les bons cousins charbonniers, l'ouvrier qui désirait se faire recevoir se nommait un *briquet*, c'est-à-dire un petit chien de chasse, et il ne semble pas que le mot soit dépréciatif. Chez les forestiers, le vocabulaire était donc emprunté à leur environnement.

Il existe enfin le terme de *renard*. Le mot semble désigner deux sortes d'individus : d'une part l'aspirant charpentier, l'ouvrier qui a fini

son apprentissage, mais qui n'est pas encore un compagnon, et d'autre part l'ouvrier indépendant, qui refuse d'appartenir au compagnonnage, qui voyage seul, ou bien encore qui s'associe à d'autres comme lui pour constituer une société concurrente du compagnonnage des charpentiers³¹. Chez les scieurs de long, c'est aussi celui qui est placé sous la bille à refendre et qui reçoit la sciure sur la tête ! Toutes ces acceptions sont justes et n'ont comme point commun que de caractériser l'ouvrier qui n'est pas passé compagnon et qui est en état d'infériorité. Qu'il soit aspirant ou qu'il n'aspire pas au compagnonnage, dans les deux cas c'est un renard.



Les compagnons couvreurs employaient le mot *loup* pour désigner les aspirants et les ouvriers qui n'étaient pas des compagnons.

Quant aux compagnons plâtriers, ils disaient *bouquins* pour parler des aspirants, c'est-à-dire « bouc »³².

Le point commun entre ces trois termes — renard, loup, bouquin — est leur caractère sauvage, brutal et « puant ». Ils sont donc voués à l'exécration. Et c'est pourquoi on relève, chez les charpentiers, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, des surnoms tels que : Bourguignon le Vainqueur des Renards, Saintonge le Juge des Renards, La Réole l'Ennemi des Renards, L'Angevin l'Écrase Renard ou encore L'Angevin l'Exterminateur des Renards³³ ! Tel autre compagnon plâtrier³⁴ voit mentionner en 1844 sur son « trait carré » qu'il « appartient à Va de Bon Cœur de Beaurepaire C. passant du Devoir dit *Sans Rémission pour les Bouquains* », c'est-à-dire sans pardon pour les bouquins, ouvriers profanes du métier. Un « écrase-loup » figure aussi sur un livre d'« affronteurs » (c'est-à-dire des fautifs) des compagnons couvreurs, dans les années 1820.

le loup : d'ignoble à noble.

Le terme de « loup » désignera aussi les membres de sociétés adverses. Les compagnons Passants tailleurs de pierre du Devoir (Maître Jacques) vont donc appeler leurs ennemis, les compagnons tailleurs de pierre Étrangers (rite de Salomon), des « loups ». Je pense qu'à l'origine, le terme leur a bien été attribué par les compagnons

Carte de visite d'un Renard Joyeux Libre et Indépendant S.L.B.T.D.F. (sur le beau tour de France), ornée du blason des charpentiers (compas, équerre, biseau) et d'un renard courant en fumant la pipe.

Les surnoms des Renards parodiaient ceux des Bons Drilles et des Indiens.

Musée du Compagnonnage.

31. Le mot « renard » figure dans le manuscrit du compagnon vitrier Ménétra, en ce sens et il est donc attesté au milieu du XVIII^e siècle : « Je me trouve isolé, j'ai deux pays qui [à cause de leur métier et du fait qu'ils sont protestants] ne peuvent appartenir au Devoir et qui pourraient fréquenter les gavots, les loups, les renards, les arpillants et tous ces êtres qui abhorrent le Devoir. » *Journal de ma vie*; Paris, Montalba, 1982, p. 133.
32. Le terme de « bouquin » est ambigu. Il ne fait aucun doute qu'il signifie « bouc » et les grandes lithographies symboliques des Soubises, telle celle de Ribière, nous montrent bien un bouc face à un cabri. Mais il est possible qu'il se soit produit un glissement de sens à partir du « lapin » des charpentiers. En effet, le « bouquin » est aussi le nom donné au lièvre môle.
33. Tous ces surnoms ont été relevés sur le livre d'inscription des compagnons passants charpentiers de la cayenne d'Amboise, durant la courte période où elle fut ouverte, de 1789 à 1800 environ. À la Saint-Joseph 1925, à Tours, sera encore reçu un dénommé Armand Pelletan qui prendra le surnom de « Poitevin la Terreur des Renards » (*Le Ralliement*, 1-7-1925, p. 3)
34. Il s'agit du compagnon Joseph Frize, rattaché à la cayenne de Lyon et gendre de Lucien Blanc, président-fondateur de l'Union Compagnonnique. Le trait carré est conservé au Musée historique du Vieux Lyon.

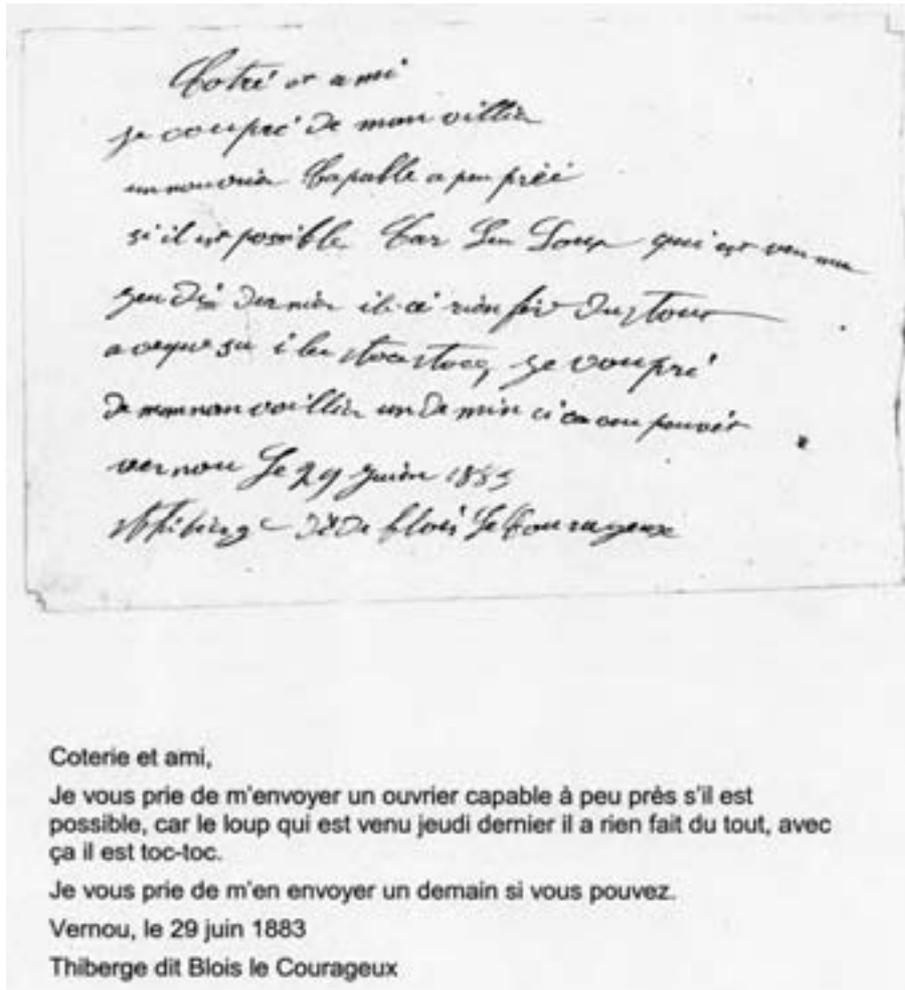
Passants, ce qui n'a pas empêché les Étrangers de le reprendre à leur compte et d'en faire un titre de noblesse. Il était déjà employé au XVIII^e siècle et revendiqué par les Étrangers au moins dès 1751 puisqu'un des leurs grave sur le temple de Diane, à Nîmes, cette mention : « La Frise Langevin noble lou thaeur de pierre 1751 ». Cette appropriation d'un terme qui était à l'origine péjoratif s'est aussi produite chez les compagnons menuisiers « non du Devoir », qualifiés de « gavots » par leurs rivaux, les compagnons menuisiers du Devoir.

Les Étrangers renverront d'ailleurs la balle dans le camp des Passants en les qualifiant de « loups-garous »³⁵, terme que ces derniers ne reprirent évidemment pas à leur compte. Le loup-garou est un homme maléfique qui se transforme en loup durant la nuit, s'attaquant aux autres hommes comme aux animaux. La croyance en la lycanthropie est attestée dès l'Antiquité. Mais pourquoi les tailleurs de pierre Étrangers ont-ils appelé ainsi leurs rivaux ? Peut-être leur ont-ils « renvoyé la balle » : s'ils sont traités de loups, leurs ennemis sont pire encore, ce sont des loups-garous ? Mais l'origine du terme provient peut-être du *Pantagruel* de Rabelais. Le chapitre XXIX, en effet, rapporte « Comment Pantagruel deffit les troys cens géans armez de pierres de taille et Loup Garou leur capitaine ». Celui-ci est muni d'une énorme « masse toute d'acier » et ses géants sont « armez de pierre de taille ». L'un d'eux, nommé Rifl'Andouille, est « armé à haut appareil, c'estoit de pierres de gryson », tandis que les autres « estoient armez à la légèrre, c'estoit de pierre de tuffe, et les autres de pierre ardoyzine. » Mais Pantagruel « les abbatoit comme un masson fait de coupeaulx ». Le géant Loup Garou et ses fidèles sont donc taillés en pièces par Pantagruel et se placent dans le camp des fanfarons vaincus. On sait qu'il existe dans l'œuvre de Rabelais des passages qui laissent à penser qu'il connaissait certaines des coutumes des compagnons et, à l'inverse, il est possible que son œuvre ait été lue par des compagnons, d'autant que des éditions abrégées et populaires circulaient sous la forme de livrets de colportage.

À la fin du XIX^e siècle, le terme de « loup » était devenu honorable et le prestige de ceux qui le portaient, les Étrangers, a probablement poussé les compagnons charpentiers du Devoir de Liberté, autres enfants de Salomon, mais de naissance moins lointaine, à s'en emparer.

Comme toujours, à mesure que le sens originel des mots s'estompe, les compagnons se sont efforcés de les justifier en recourant à des légendes. C'est ainsi que le chansonnier Piron, « Vendôme la Clef des Cœurs », a écrit une chanson intitulée « Origine des L... » (le mot était si odieux qu'il n'a pas été écrit en toutes lettres !). Il y explique que jadis, quittant les bords du Nil pour atteindre la France, « trois meurtriers à l'ombre du silence / Vinrent errant de forêts en forêts ». Et ce serait là, dans ces lieux sauvages, « parmi les loups » que les descendants de « ces monstres » humains prirent leur existence. Mais qui étaient ces trois meurtriers, ces « lâches assassins » ? Il s'agit bien sûr des trois assassins d'Hiram, l'architecte du temple de Salomon : « D'un sage roi, méprisant la colère, / Un crime affreux déjà prémédité, / Pour arracher le secret d'un confrère, / Par ces méchants sur lui fut consommé. » N'ayant pu le contraindre à révéler le mot de passe des maîtres, les trois

35. L'une des plus anciennes occurrences figure dans un procès conservé aux Archives départementales de la Gironde (12 B 354), relatif à une rixe entre tailleurs de pierre, survenue à Bordeaux le 18 mars 1776. On y apprend que le motif de la rixe était que les Étrangers avaient traité les Passants de « loups-garoux ». (Cité par J. Cavignac : « Le Compagnonnage dans les luttes ouvrières au XVIII^e siècle, l'exemple de Bordeaux », Bibl. École des chartes, t. CXXXVI, 1968.)



Lettre d'un compagnon couvreur, patron à Vernou (Indre-et-Loire), en 1883, demandant à ses coteries de la cayenne de Tours de lui envoyer un ouvrier pour remplacer un loup incapable et « toc-toc ».

mauvais compagnons assassinèrent Hiram. Après quoi Salomon leur dit : « Cruels ! dans les bois allez paître, / Fuyez d'ici, je prendrai les Passants. » Et Piron, opposant les vertus des Devoirants aux crimes des Etrangers, ajoute : « Mais ces méchants, ces Loups, de leurs ancêtres / N'ont conservé que la férocité. »

Bien évidemment, les charpentiers du Devoir de Liberté, imprégnés de mythologie égyptienne, donnent une origine positive au mot « loup ». L'un des leurs, et des plus illustres, Pierre-François Guillon, « Mâconnais l'Enfant du Progrès »³⁶, est l'auteur d'une chanson où il semble assimiler Hiram et Osiris, qui furent tous deux assassinés et tous deux retrouvés : « Bienfaiteur de la terre étrangère, / Jette sur nous le gage de ton amour, / Tu nous guidas, par ton noble exemple / Et si de « Loups » nous avons eu le nom / C'est pour venger ton innocence. / O, Osiris, protège tes enfants. »³⁷ Les loups sont ici, non plus les meurtriers mais l'instrument de leur châtement.

Un autre Indien, Joseph Voisin, attribue au mot une origine encore différente, liée à l'injustice subie par les premiers compagnons : « Comme à cette époque le mot liberté sonnait mal aux oreilles des seigneurs et des pouvoirs publics, les C. : malgré leur savoir, étaient souvent traqués par la maréchaussée. C'est de là qu'ils été désignés par

36. P.-F. Guillon (1848-1923) dirigea jusqu'à sa mort la célèbre école de trait de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire). Franc-maçon, vénérable de loge, il fut, comme tous les Indiens, très réceptif au légendaire maçonnique et à la mythologie égyptienne, étroitement mêlés au XIX^e siècle, en particulier dans les rites de Memphis et de Misraïm. Dans sa chanson, les « enfants d'Osiris » équivalent aux « enfants de la veuve ».

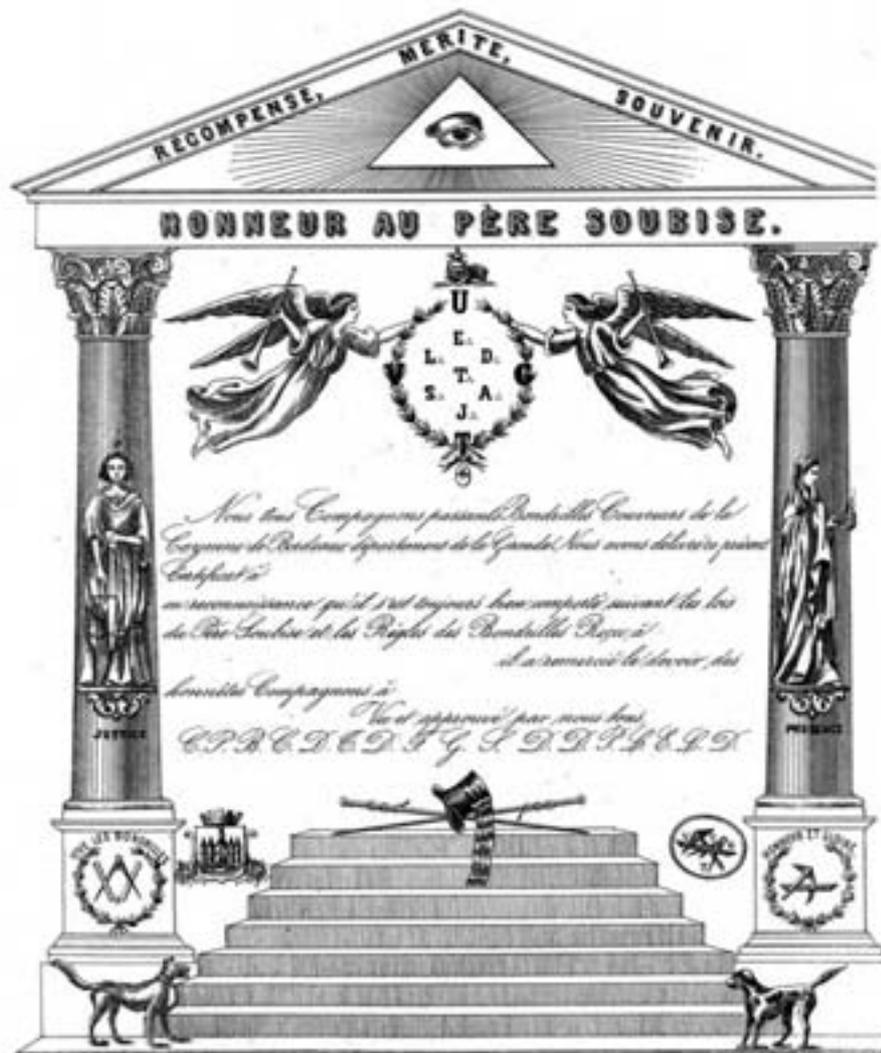
37. Chanson « Origine des Indiens dits Loups », reproduite par Joseph Voisin, « Angoumois l'Ami du Trait », in : *Histoire de ma vie et 55 ans de Compagnonnage*; Tours, Imprimerie du Progrès, 1931, p. 108-110.

le surnom de loup, pour les tailleurs de pierre, maçons et les charpentiers. Comme il ne leur était pas permis de se réunir, ils se rassemblaient en cachette dans des forêts et dans des tavernes [*sic*, pour *cavernes*] creusées par la nature avec un loup sur la figure, comme appel ils faisaient le hurlement du loup. »³⁸

Le passage du renard au chien.

On ne peut comprendre l'importance de cette symbolique animale que si l'on se pénètre de la mentalité des compagnons d'autrefois. Leur sentiment d'appartenance à un groupe, leur sentiment d'identité, reposait sur l'opposition. Tout ce qui était autre était négatif. La dualité entre le compagnon et les autres ouvriers se trouvait en permanence exaltée dans leurs écrits, rôles, correspondances, chansons, à travers des qualificatifs positifs en ce qui les concernait et dépréciatifs à l'encontre des ouvriers non-compagnons. Les compagnons sont braves, jolis, honnêtes, bons, nobles, dignes, vrais, valeureux, vertueux, fidèles, etc... tandis que les ouvriers profanes sont vils, sales, méprisables, indignes, cruels, méchants, lâches, ignobles, etc... Le fait qu'ils n'aient pu intégrer le Devoir, soit par incapacité, soit par refus, les plaçait d'office dans la catégorie des individus inférieurs.

Certificat de bonne conduite des compagnons couvreurs de Bordeaux. Au bas du diplôme est clairement exprimée la dualité entre l'aspirant-ouvrier profane (le loup, enchaîné) et le compagnon (le chien, libre). Gravure, deuxième moitié du XIX^e siècle.



38. J. Voisin : *op. cit.* L'explication, fondée sur le sentiment de persécution et d'injustice dues aux puissants, est caractéristique du Devoir de Liberté. L'anticléricalisme, assez tardif d'ailleurs, des Gavots, repose aussi sur l'idée que le Devoir s'est compromis avec l'Église alors qu'eux, au contraire, n'ont jamais cessé de pratiquer la liberté de pensée et de croyance.



Peu importait, d'ailleurs, que l'ouvrier non-compagnon apprenne son métier ou ait achevé son apprentissage, peu importait qu'il rejette le compagnonnage ou qu'il aspire à y entrer : tant qu'il n'était pas compagnon, il était un profane et cela suffisait pour qu'on ne le fréquente pas, qu'on ne lui parle pas, qu'il mange à part, et qu'il soit corvéable à merci, au profit des compagnons.

C'est pour cette raison que Piron, dans sa chanson *Mon rêve*, imagine une descente aux enfers où se côtoient indistinctement « des loups, des renards et gavots », des sabotiers, des cordonniers et des boulangers, « des droguins au crochet » et « des lapins à la broche ». Corporations non reconnues, aspirants, indépendants et apprentis sont logés à la même enseigne : tant qu'ils ne sont pas passés compagnons, ce sont des êtres indignes.

Le fait que les apprentis soient placés dans le camp des mauvais heurte notre mentalité, car on a le sentiment qu'ils étaient victimes d'une profonde injustice, celle que subissait le faible face au fort qui connaît son métier. Situation d'autant plus injuste que ce même fort a été quelques années plus tôt dans la même situation. Mais il ne l'est plus, il est passé d'un état à un autre, et cela « justifie » désormais toutes les vexations, brutalités et insultes dont la littérature ouvrière renferme mille témoignages, depuis les « misères » des apprentis boulangers et imprimeurs jusqu'aux farces diverses inventées par les compagnons, qui envoient les apprentis chercher des outils imaginaires³⁹. Le lapin n'avait guère un sort plus enviable que l'ouvrier profane.

C'est pour cette raison qu'il ne faut pas chercher à établir une sorte de distinction de sens à propos du mot « renard ». Certains auteurs remarquent que le mot désigne à la fois l'aspirant charpentier et l'ouvrier charpentier indépendant, qui voyage en dehors du compagnonnage⁴⁰. S'il est tentant, à nos yeux, d'y voir deux situations distinctes, elles n'en faisaient qu'une seule aux yeux des compagnons : l'un

Tableau naïf des années 1950 (mais antédité de 1672!) des compagnons charpentiers chez leur Mère de Toulouse. De gauche à droite : le singe, le lapin, le renard et le chien.

39. Le phénomène est analogue aux humiliations subies par les « bleus » au sein des casernes et par les « conscrits » des écoles d'arts et métiers.

40. Ainsi, les auteurs de l'*Encyclopédie du compagnonnage* (Éd. du rocher, 2000) ont une approche faussée du sens du mot : « Ce terme [...] avait deux significations distinctes. Primitivement, les charpentiers désignaient ainsi les indépendants qui faisaient leur tour de France sans être compagnons. Parfois, ils nommaient ainsi l'aspirant coopté par les compagnons avec lesquels il travaillait sur les chantiers. L'un et l'autre n'étaient pas compagnons, mais le second aspirait à le devenir. »

comme l'autre était, de toute façon, un ouvrier profane et tant qu'il ne serait pas passé compagnon, il resterait un renard, un être inférieur, qu'il voyage ou qu'il soit sédentaire.

Mais pourquoi les appelait-on des « renards » ? La portée du mot ne peut pas se concevoir en dehors de cet autre mot qu'est le « chien ». Ce dernier désigne le compagnon. Il renvoie à la fidélité (au Devoir et à ses coteries), à la soumission à la règle, à l'obéissance à l'autorité (« la puissance du Devoir », Dieu, le Père Soubise ou Maître Jacques). Le chien est le meilleur compagnon de l'homme, qu'il respecte, défend, assiste, même au péril de sa vie.

Or, comment désigner le contraire de cet être pourvu de tant de qualités à l'instar du compagnon ? Par le terme de renard (chez les charpentiers) ou de loup (chez les couvreurs), c'est-à-dire un pseudo-chien, un chien sauvage, imparfait, non civilisé. Les termes employés à travers les chansons et les divulgations des rites des charpentiers mettent en avant le côté impur, ridicule, bestial, cruel, puant, voleur du renard et du loup, ou encore du bouquin (bouc).

Il s'agit donc, par la cérémonie de la réception, du « passage » (ou des passages successifs), de transformer l'animal sauvage en un animal domestique. C'est toute la fonction symbolique de l'initiation, au cours de laquelle l'animal est lavé, amputé de ses dents ou de ses cornes, rasé, parfumé, raboté, pour le rendre enfin digne d'intégrer la société des compagnons. Les rites des compagnonnages germaniques et la « déposition » des étudiants allemands comportent des éléments analogues à ceux des Soubises et visent au même but⁴¹.

Le cas du « pigeonneau ».

Les compagnons menuisiers du Devoir, ainsi que les tourneurs, très proches d'eux, employaient un terme particulier pour désigner le compagnon qui venait d'être reçu : *pigeonneau*. Pierre Morin, un compagnon menuisier qui a publié ses souvenirs il y a une dizaine d'années⁴², a clairement expliqué la signification de ce mot : « Et le matin, les Anciens nous ont remis la couleur blanche, symbole de pureté et d'innocence, insigne de notre état de Compagnons. C'est la première étape, nous voici Pigeonneaux — jeunes reçus ayant fait le serment de fidélité au Devoir. [...] Il ne faut pas confondre le Pigeonneau avec l'Aspirant, et encore moins avec l'apprenti, comme certains l'ont écrit. Le Pigeonneau, chez les Compagnons Menuisiers du Devoir, c'est le nom donné au jeune reçu qui n'a pas encore quitté la ville. Il n'a pas ouvert ses ailes pour sortir du nid. Le jeune Compagnon doit rester ainsi trois mois dans sa ville de Réception, afin de se préparer à ce départ. [...] Dans la ville suivante, le jeune Compagnon Menuisier sera « fini », c'est-à-dire que la Réception ne peut être complète que si on change de ville. Celui qui reste Pigeonneau, qui ne voyage pas, ne pourra jamais prendre de responsabilités dans le Compagnonnage. Tel était le règlement chez les Compagnons Menuisiers du Devoir... »

Le pigeonneau est donc un compagnon au statut intermédiaire entre l'aspirant et le compagnon fini. Le mot est attesté en ce sens dès 1731, et il figure déjà dans le rôle des compagnons menuisiers de Mâcon en 1666. Les Règles des tourneurs de Marseille, en leur article

41. L'analogie s'impose également entre le passage du renard (ou du loup, du bouc) au chien et, dans la franc-maçonnerie, le passage de la « pierre brute » à la « pierre cubique », du grade d'apprenti à celui de compagnon.

42. Pierre Morin, « Pierre le Saintonge » : *Compagnon du Devoir au 20^e siècle*; Paris, Librairie du Compagnonnage, 1994, p. 55.



27 bis « concernant la discrétion des Compagnons » disposent en effet : « Tout Compagnon qui déclarerait la finition d'un compagnon à un compagnon pigeonneau, il sera pour 6 frs d'amende et hors de chambre pour trois mois. »

Il était parfois employé par d'autres corps. Pierre Capus, compagnon cordonnier du Devoir, l'emploie en 1865 dans l'une de ses lettres à son ami Jules-Napoléon Bastard, pour désigner un compagnon tanneur nouvellement reçu à Tours : « Tu lui souhaiteras bien le bonjour de ma part ainsi qu'au petit Touranjo votre *Pigeonneau*. »

Abandon et permanence des surnoms.

À partir du milieu du XIX^e siècle, des compagnons estiment que les surnoms animaliers ne sont plus compatibles avec le « siècle du Progrès ». Ces qualificatifs leur semblent issus des époques lointaines et primitives et ils apparaissent ridicules. Ces surnoms leur semblent nuire à l'image qu'ils veulent désormais donner au monde ouvrier et aux autorités, celle de sociétés pacifiques, unies et respectueuses de l'ordre

social. Le temps n'est plus aux querelles entre Devoirs lorsque les compagnons voient leurs effectifs s'amoindrir.

Certains, tel le compagnon blancher-chamoiseur Vendôme la Clef des Cœurs (1796-1841) prône à la fin de sa vie, sous l'influence de Perdiguier, l'abandon des surnoms qui excitent à la haine et couvrent de ridicule ceux qui les supportent. Dans sa chanson *Les Sobriquets*, il déplore « Ces sobriquets plus qu'outrageants, / Dignes du temps / Où les manants / S'entre-donnaient ces noms insignifiants... ». Après avoir rappelé qu'« Autrefois de cette manie / Naquirent nos rivalités », il ajoute qu'« Aujourd'hui le bon sens recule / Devant ces noms injurieux » pour conclure : « Mais du siècle soyons plus dignes / En proscrivant ces vilains noms / Qui déshonorent nos insignes / Et le titre que nous portons. / Entre nous plus de noirs gamins, / Plus de lapins, / Plus de bouquins, / Plus de renards, plus de loups, plus de chiens ; / Ces noms, au ciel qui font injure, / Ne sont point faits pour des humains. »

En même temps, la sensibilité des compagnons plus éclairés est heurtée par la symbolique brutale et manichéenne, opposant les affreux et puants renards, loups et bouquins aux chiens fidèles, bons et honnêtes. D'ailleurs, ils ne comprennent plus les raisons de ces symboles très anciens. Perdiguier, en 1839, ne perçoit pas que le renard et le chien sont les deux faces d'un même individu entre lesquels se situent le rite purificateur de la réception et rapporte à la place une historiette d'animaux se poursuivant les uns les autres. Joseph Potier non plus, puisqu'il avoue « ignorer les causes » des métamorphoses que subit le plâtrier lorsqu'il écrit sa chanson sur les surnoms en 1878⁴³.

En fait, les compagnons n'abandonnent pas totalement ces surnoms. Le mot « lapin » s'est maintenu avec son sens originel d'apprenti, mais il s'est étendu à tous les autres corps de métiers, sans doute durant les années 1930. Le mot « renard » demeure employé jusqu'à nos jours chez les compagnons charpentiers, mais au cours du XX^e siècle il a cédé la place au mot « aspirant » pour désigner le candidat à la réception. Il est surtout employé à présent pour définir l'ouvrier profane, indépendant. Ce sens s'est d'ailleurs étendu aux autres sociétés. Il n'en est pas de même du « loup » chez les compagnons couvreurs, qui désignait aussi bien l'aspirant que l'ouvrier profane : il est aujourd'hui complètement oublié.

Le mot chien n'a, lui aussi, plus guère été employé comme un surnom, sauf chez les boulangers, qui se désignent toujours, avec fierté, sous le nom de « chiens blancs ». Le symbole du chien s'est pourtant transmis en tant que représentation de la fidélité, sur les couleurs notamment. Lorsqu'il court, il désigne le compagnon sur le tour de France, assis il symbolise le compagnon sédentaire. Quant au mot « singe », il est toujours employé pour désigner le patron dans toutes les corporations.

Les autres mots ont été abandonnés durant l'entre-deux-guerres. La plupart des jeunes compagnons plâtriers ne savent plus ce que représentait un cabri ni un bouquin, auxquels se sont substitués les mots de stagiaire et d'aspirant.

Les compagnonnages qui se sont éteints, comme ceux des chapeliers, ont entraîné la disparition de leur argot corporatif et l'on ne parle plus, depuis longtemps, des cafards. Il en est de même des « loups », au

43. Voir en annexes.

sens de compagnons tailleurs de pierre Étrangers puis des charpentiers du Devoir de Liberté, sociétés éteintes l'une à la fin du XIX^e siècle et l'autre en 1945. Cependant, le vocable « chien-loup », forgé après la fusion des charpentiers Soubises et Indiens en 1945, a conservé une certaine vitalité chez les compagnons charpentiers des Devoirs, à la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment.

III. – LA SYMBOLIQUE ANIMALE.

En dehors des animaux évoqués précédemment, et qui symbolisent les hommes, apprentis, compagnons, ouvriers non compagnons et maîtres, il existe finalement assez peu de représentations animales dans la symbolique compagnonnique. A de rares exceptions, elles n'ont rien de spécifique aux Devoirs et sont communes avec celles d'autres institutions. La plupart sont très anciennes et sont connues depuis l'Antiquité. Elles sont issues en grande part de la symbolique chrétienne mais, au XIX^e siècle, et sans doute même avant, elles ne renvoient plus expressément à tel ou tel passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament. De religieuse, la signification de ces symboles animaux est devenue morale et laïque, exprimant des comportements, des vertus et des vices compréhensibles par tous. Par ailleurs, ces animaux ne sont pas des symboles corporatifs ; ils n'ont pas de lien avec les métiers.

Cependant, le fait même que peu d'animaux soient présents dans la symbolique des Devoirs est révélateur d'un choix. En effet, de tous les symboles figurant sur les estampes du XIX^e siècle, ou, à un moindre degré dans les chansons compagnonniques, les représentations animales sont rares alors que sont abondantes les allégories antiques exprimant des vertus (Hercule pour la force, Minerve pour la Sagesse...), les références bibliques (la croix, les épis et la vigne ou le pain et le vin...) ou encore les symboles maçonniques (le pavé mosaïque, la pierre cubique...). On peut y voir une volonté de privilégier une expression plus savante et moins chrétienne, caractéristique de l'évolution de la mentalité des compagnons au cours du XIX^e siècle.

Ces symboles, et ceux qui prennent la forme d'animaux, ont donc une histoire. Ils n'appartiennent pas en propre aux Devoirs, et n'y sont pas représentés de toute éternité. Ils apparaissent ou disparaissent pour des raisons précises que nous allons essayer de comprendre avec quelques exemples.

1. – L'abeille.

On conçoit bien que l'abeille ait été représentée sur de nombreuses lithographies, jamais isolée, d'ailleurs, mais toujours avec d'autres, autour d'une ruche. Il y a là un symbole très clair du travail incessant pour transformer une matière sauvage (le pollen) en un produit élaboré (le miel). Par ailleurs, l'abeille travaille en commun, ce qui renvoie à l'idée de partage, de vie collective, de « compagnonnage ». C'est aussi un insecte social, la ruche étant une société hiérarchisée à la tête de laquelle se trouve la reine : cela évoque l'organisation des compagnonnages, ses règles de vie collective, ses premiers en ville, capitaine, premier compagnon, rouleur, second, troisième en ville, secrétaire... et la mère. L'abeille

Carte d'aspirant menuisier du Devoir de Beaune (Côte-d'or). En haut, la ruche et les abeilles (le travail, l'union), en bas, le coq (la vigilance, l'éveil). Musée du Compagnonnage, Tours.



travaille dans l'obscurité, abritée des intempéries et protégée des ennemis par la ruche, tout comme les compagnons qui se réunissent en chambre ou en cayenne, hors des indiscrets, après avoir veillé que l'espace soit bien clos et qu'aucun profane ne s'y introduise, grâce à un rituel de reconnaissance. Enfin, l'abeille connaît la géométrie et sait construire à merveille puisque les alvéoles sont en forme d'hexagones parfaits⁴⁴.

Il fallait tout le génie créatif du compagnon blancher-chamoiseur Jean-François Piron (1796-1841), dit « Vendôme la Clef des Cœurs », pour « compagnonniser » l'abeille dans sa chanson du même nom. Opposée aux « frelons pleins de rage » qui veulent détruire les ruches, elle symbolise le compagnon face aux ennemis du Devoir, aux ouvriers profanes. Un compagnon tisseur-ferrandinier, Pierre Turquin dit « Laonnais le Réfléchi », reprendra le thème, avec moins de verve, en composant sa chanson intitulée *La Ruche des Compagnons*.⁴⁵ Là aussi, il s'agit d'opposer abeilles et frelons⁴⁶ : « De la ruche de la science, / Éloignez toujours le frelon, / Tonton, tonton, / Tontaine et tonton. / Car son intelligence / En paralyse l'action, / Tonton, tontaine et tonton. » En 1887, le compagnon plâtrier Joseph Potier dit « Le Bien-aimé de Saint-Georges-de-Reintembault » écrivit un acrostiche où il comparait aussi le compagnon « allant de ville en ville, / édifiant toujours, sachant se rendre utile. » à l'abeille qui « va, butine, au fond des verts bosquets » et dont « rien n'abat son ardeur, ni son amour céleste. »⁴⁷

Après 1840, le Compagnonnage, toutes sociétés confondues, entre lentement dans une période de déclin. Parallèlement, et sans doute comme conséquence de ce déclin, il voit émerger l'idée d'une nécessaire union entre les compagnons. On voit donc figurer la ruche environnée d'abeilles sur la lithographie des compagnons boulangers du Devoir de Liberté ou sur le brevet de compagnon initié des charpentiers du Devoir de Liberté, tous deux édités entre 1860 et 1880. Elle figure aussi sur la lithographie en l'honneur des compagnons tisseurs-ferrandiniers du Devoir, par Jean-Baptiste Bourguet, qui la reprend ensuite dans une composition figurant les trois fondateurs, puis une troisième exprimant l'Union des corps d'états. En 1868, le tourneur rochelais Meusnier fait éditer son projet d'hôtel des Invalides pour les vieux compagnons, sous

44. Sur la symbolique de l'abeille, cf. Philippe Marchenay : *L'homme et l'abeille*; Paris, Berger-Levrault, 1979, p. 151-157 (« L'abeille symbole »).

45. Pierre Turquin, reçu compagnon tisseur-ferrandinier du Devoir à Lyon, à Pâques 1840, sous le nom de « Laonnais le Réfléchi ». Ses chansons ont été éditées, avec celles d'autres tisseurs, dans le recueil *Chansons des Compagnons tisseurs-ferrandiniers du Devoir*, Vienne, Timon, 1876.

46. Dans *L'Assomoir*, Zola fait dire à Lantier : « Souviens-toi que le producteur n'est pas un esclave, mais que quiconque n'est pas un producteur est un frelon. »

47. Joseph Potier : *Poésies. Feuilles & profils. Œuvres complètes* ; Besançon, Imp. Millot, 1891, p. 52. Dans son poème *À l'architecte Nicole*, il reprend la comparaison : « Comme l'active abeille, / Il butinait partout, et nulle main pareille / Mieux que lui ne savait appliquer le décor. »

le titre « La vraie chaîne d'alliance de tous les Devoirs réunis de France » : la ruche est placée sous le texte, seule et bien en évidence.

La ruche et les abeilles sont alors de plus en plus utilisées pour exprimer le travail en commun, celui des compagnons qui composent une société mais surtout celui de tous les compagnons unis, quels que soient leurs métiers et leurs rites. C'est pourquoi la Fédération Compagnonnique de tous les Devoirs Réunis, fondée en 1874 sous l'impulsion de Lucien Blanc, en a fait son symbole principal, qui fut repris en 1889, pendant plusieurs années encore, lorsque la Fédération évolua en l'Union Compagnonnique. N'oublions pas non plus la ruche qui surmonte le monument funéraire élevé à la mémoire de Perdiguier, apôtre de la réconciliation entre les Devoirs, après sa mort en 1875.

C'est enfin au XIX^e siècle que les compagnonnages ont intégré des symboles et des rites de la franc-maçonnerie. Parmi ceux-ci figurait la ruche et les abeilles, présentes sur des diplômes et des tabliers, mais pas avant, semble-t-il, l'extrême fin du XVIII^e siècle. Des loges ont porté ce titre et, en 1829, un journal s'intitula *L'Abeille maçonnique*. Le symbole exprime toujours les mêmes idées de l'union, de la fraternité et du travail collectif⁴⁸. Le fait que les cordonniers et les boulangers aient les premiers représenté la ruche n'est pas un hasard, ces deux corps ayant intégré de nombreux symboles et rites maçonniques pour se doter d'un corpus jusqu'alors très réduit. Et il n'est pas non accidentel que ce symbole ait été repris par les compagnons les plus épris d'union et de réconciliation dans les estampes qu'ils firent composer après 1840, en un temps où bon nombre des compagnons « progressistes » étaient aussi francs-maçons.

Mais il faut aussi tenir compte de l'influence indirecte des sociétés de secours mutuels et des compagnies d'assurances mutuelles, en plein essor après la Restauration, et qui utilisent aussi fréquemment la ruche pour symboliser la mutualité⁴⁹.

La Société de l'Union des Travailleurs du Tour de France, fondée vers 1830, et qui apparaît comme une sorte de compagnonnage sans Devoir et une mutuelle ouvrière, a fait de la ruche son symbole majeur. Il apparaît en position centrale sur les diplômes qu'elle décernait à ses membres méritants et elle ornait les insignes qu'ils portaient à la boutonnière.

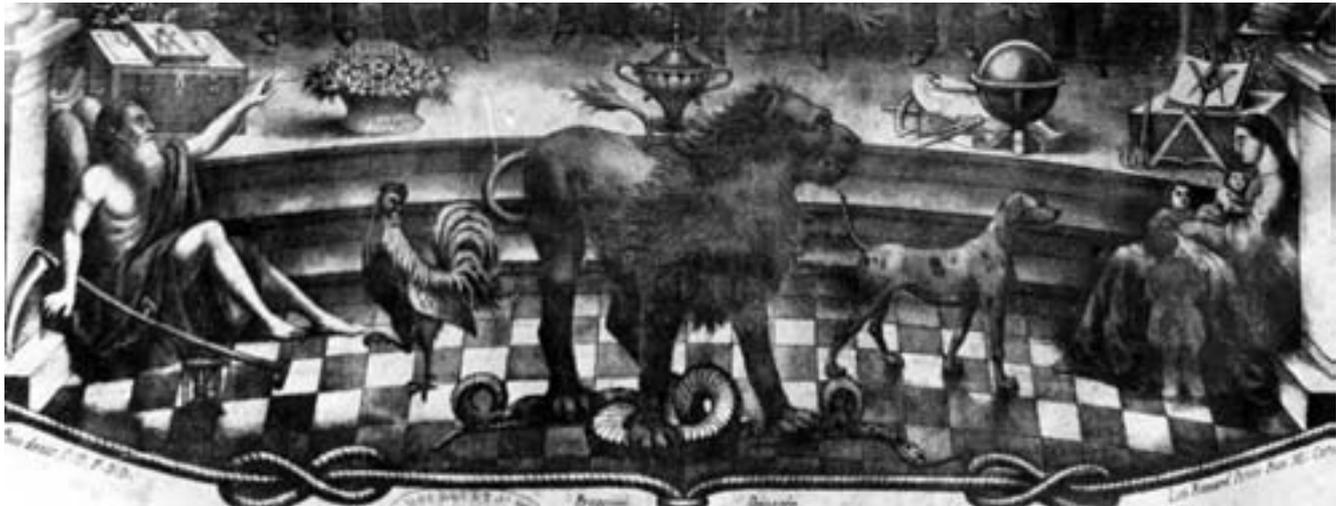
En définitive, ruche et abeilles constituaient des symboles partagés par nombre d'associations au XIX^e siècle et les compagnonnages les ont employés sans guère leur donner une signification plus spécifique. Leur présence dans les chansons ou les lithographies reflètent plus la volonté individuelle de leurs créateurs que l'expression d'une tradition ancrée de longue date dans les règles et rituels des sociétés. Seul l'emploi de la ruche et des abeilles par la Fédération et par l'Union manifeste une volonté collective, mais elle ne s'enracina pas puisque se raréfient, après 1914, les supports où ces symboles sont figurés. Seule la chanson de Piron est encore quelquefois chantée lors des fêtes compagnonniques, mais sans sa présence dans les chansonniers imprimés par les Compagnons du Devoir après 1960, il est probable que l'abeille aurait disparu de l'univers compagnonnique.



La ruche et les abeilles sur le blason de la Fédération Compagnonnique de Tous Les Devoirs Réunis (1874).

48. On en trouvera plusieurs exemples dans le catalogue de l'exposition « Le Franc-maçon en habit de Lumière », Tours, 2002. Cf. les n° 02.5 (avec la devise LABOR OMNIA VINCIT (le Travail vainc tout), 02.6, 02.18, 02.19, 02.33, 02.48, 02.54, 03.7, 03.8, 06.7, 06.23, 13.45. La ruche est surtout représentée sur des tabliers du 1^{er} Empire (à l'époque où, précisément, Napoléon I^{er} la fit représenter sur son manteau impérial, lors de son sacre), puis occasionnellement jusque dans les années 1860. Ce symbole n'est pas lié à un grade en particulier ; il est absent des « tailleurs » ou manuels d'instruction maçonnique et on ne peut le qualifier de « symbole maçonnique ».

49. On peut en voir un exemple dans *Les Compagnons en France et en Europe*, tome 3, p. 411 ; le document reproduit est celui de la société de secours mutuels de saint Joseph, qui réunissait des compagnons charpentiers du Devoir à Toulouse au milieu du XIX^e siècle. Le certificat d'inscription, qui n'était pas propre à cette société mais constituait un imprimé-type, comporte une ruche sous laquelle on peut lire : « Aimez vous les uns les autres ».



Détail de la lithographie du compagnon tisseur J.-B. Bourguet, *L'Union des corps d'état*. À gauche, le coq, symbole de la vigilance ; au centre, le lion (la force) écrasant le serpent (le vice) ; à droite, le chien (la fidélité). Vers 1875. Musée du Compagnonnage, Tours.

2. – Le coq.

Il s'agit d'un symbole qui apparaît tardivement et assez rarement dans les compositions lithographiées de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le tisseur Jean-Baptiste Bourguet, dit Forézien Bon Désir (1827-1900) a fait figurer un coq au bas de deux de ses tableaux : sur celui qui est intitulé *Honneur aux compagnons tisseurs-ferrandiniers*⁵⁰ et sur celui qui est connu sous le nom d'*Union des corps d'états*. Le premier, spécifique aux tisseurs, est antérieur au second, qui célèbre la naissance de la Fédération Compagnonnique de tous les Devoirs réunis en la personne de compagnons lyonnais et stéphanois, environnés d'allégories et de symboles. Dans les deux cas, le coq est placé au bas du tableau, sur un damier ; il accompagne un chien ainsi que, dans l'*Union*, un lion écrasant un serpent. Il est donc associé à des représentations animales positives.

Le sens de ce symbole est celui de la vigilance, de l'éveil, associé à celui de la lumière (le coq annonce le lever du jour alors qu'hommes et bêtes dorment encore).

Compte tenu de l'abondance de symboles maçonniques dans les œuvres de Bourguet et, d'une façon générale, au sein du Devoir des tisseurs-ferrandiniers, il est probable que le coq a été emprunté au décor des « chambres » ou « cabinets des réflexions » où doit séjourner le futur apprenti maçon avant son initiation⁵¹.

On remarquera par ailleurs que le compagnon blancher-chamoiseur Piron, commentant le passage de son Devoir où il est question du « chant » (manière de prononcer les voyelles e, o, a lors de certaines cérémonies), établit un rapprochement entre celui-ci et le chant du coq qui suivit le reniement de saint Pierre. Et il ajoute : « C'est pour cela que nous réitérons le chant trois fois dans quelques uns de nos exercices. » Mais il ajoute que le coq est lié à un autre sens : « Ce passage de l'écriture d'où relève notre chant nous rappelle en même temps l'image du coq, emblème de la vigilance et nous apprend que nous devons nous mettre continuellement en garde contre tout ce qui pourrait porter atteinte à notre attachement pour la société. »⁵²

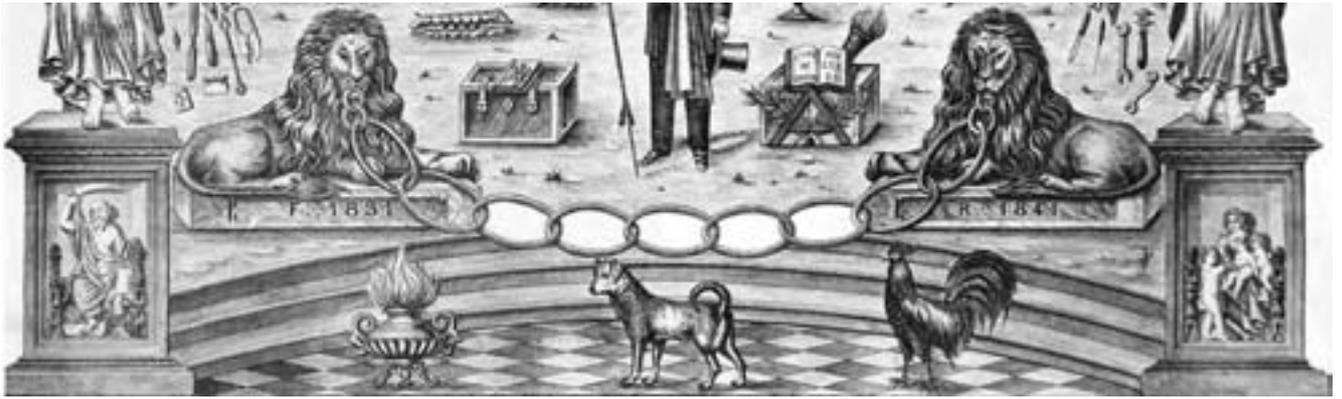
3. – Le lion.

Le symbole du lion est plus complexe du fait de son ambivalence. Dans tous les cas, il symbolise la royauté, la force, l'autorité. Mais, selon

50. Voir une reproduction de cette lithographie dans « Les compagnons tisseurs-ferrandiniers », p. 123, in : *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, n° 6.

51. Irène Mainguy, dans *La symbolique maçonnique du troisième millénaire*, Paris, Dervy, 2001, signale, p. 171, que le coq est déjà mentionné en 1786, parmi des emblèmes mortuaires, sur les murs de la chambre des réflexions. Imprimé vers 1801 sous le titre de *Régulateur du Maçon*, le rituel du rite français pratiqué au Grand Orient de France le mentionne à nouveau. Cet ouvrage a sans aucun doute circulé entre les mains de compagnons, qu'ils aient été ou non francs-maçons, et ils y ont inconsciemment puisé matière à modifier leurs propres rites et à y intégrer des symboles inconnus jusqu'alors.

52. *Devoir des Compagnons Blanchers et Chamoiseurs Réunis*, Paris, 1840 ; Paris, Gutenberg Reprints, 1980, p. 112-113.



sa place dans un ensemble plus vaste d'autres représentations, cette force est perçue d'une façon positive ou négative. Ainsi, par exemple, dans la tradition chrétienne, le lion est tantôt symbole d'animalité, de cruauté et de force brutale, en référence à saint Pierre, qui le compare au Démon, « rugissant et cherchant qui dévorer »⁵³, tantôt symbole de force domptée par la bonté, à l'image du lion figurant à côté de saint Jérôme, après que ce dernier lui ait ôté une épine de la patte, tantôt encore symbole de la force de la religion s'opposant au mal. Cette ambivalence se retrouve dans les quelques représentations du lion figurant sur les estampes compagnonniques du XIX^e siècle.

Le lion peut représenter la force brute domptée par la raison, le progrès, la conscience. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la présence des deux lions tractant le char guidé par l'ange de la concorde, sur lequel sont debout les trois fondateurs du Compagnonnage et l'allégorie de la justice, sur la lithographie *Le Génie du Compagnonnage faisant le tour du Globe*, par Charue.

Bourguet l'a fait figurer dans sa lithographie en l'honneur des compagnons tisseurs. Deux lions couchés sont placés juste en retrait du damier (ou « pavé mosaïque », pour reprendre la terminologie maçonnique, car il s'agit encore d'un symbole emprunté à la franc-maçonnerie). Ils tiennent dans leur gueule une chaîne qui marque la séparation du monde profane de celui des compagnons, situé derrière et où foisonnent symboles et allégories propres aux tisseurs. Ces lions symbolisent les gardiens du temple qui empêchent le profane d'y pénétrer. Le compagnon tisseur Laonnais le Réfléchi l'exprime clairement dans sa chanson *La Ruche des Compagnons* : « C'est là que la Corne d'abondance / A pour chef-gardien le Lion (...) Qui laisse puiser par déférence / L'ami du compas, du crayon. »

Plus subtilement encore, ils sont la représentation imagée de la ville de Lyon, ce qu'en héraldique on désignerait sous le nom d'« armes parlantes ». C'est en effet à Lyon que furent fondés et reconnus les compagnons tisseurs et Bourguet fait figurer en dessous du lion de gauche la mention « F. 1831 » (Fondation en 1831) et sous celui de droite « R. 1841 » (Reconnaissance en 1841). Le même emploi du lion pour symboliser la capitale des Gaules se retrouve dans la grande lithographie-souvenir de Mathelin, destinée aux compagnons charpentiers : on y voit une scène de conduite qui se déroule sur les bords du Rhône et sous laquelle figure une tête de lion (cf. *Fragments* n° 7, p. 208).

Détail de la lithographie du compagnon tisseur J.-B. Bourguet, *Honneur aux compagnons tisseurs-ferrandiniers* (vers 1875). Deux lions gardent l'entrée du temple du Devoir et symbolisent la Ville de Lyon. Au dessous, le chien fidèle et le coq vigilant.

53. Première Épître de saint Pierre, 5, 8.

Le lion exprime aussi la force positive — de la foi ou de la raison — qui permet de détruire les ennemis et les vices. Il figure au bas du diplôme des compagnons tisseurs édité vers 1860, terrassant un serpent (cf. *Fragments* n° 6, p. 121). Bourguet encore a représenté la même scène au bas de sa lithographie « L'Union des corps d'états ». Une scène différente, mais au sens analogue, figure sur le brevet de compagnon initié édité par les Indiens : ici, le lion brise des chaînes et foule un parchemin où on lit « abus, préjugés » (cf. p. 31).

Enfin, le lion est représenté sur le diplôme des compagnons boulangers du Devoir de Liberté, mais dans une scène singulière (cf. p. 43). En bas et à droite de la lithographie on distingue un personnage vêtu d'un pagne, les yeux bandés, fuyant trois lions qui sortent d'une forêt. Cette scène peut symboliser la peur du danger qui rend aveugle. Elle est peut-être à mettre en relation, une fois encore, avec l'un des grades de la franc-maçonnerie, à laquelle les sociétés se réclamant du rite de Salomon ont fait de multiples emprunts au XIX^e siècle. Il s'agit du grade de « chevalier d'Orient ou de l'épée »⁵⁴. La thématique de ce grade est celle de la liberté rendue par le roi Cyrus aux Juifs captifs à Babylone. Cyrus voit en songe un lion rugissant prêt à se jeter sur lui pour le dévorer et il fuit épouvanté. La voix du Grand Architecte de l'Univers lui dit alors : « Rends la liberté aux captifs ou ta couronne passera en des mains étrangères ».

4. – Le pélican.

Depuis l'Antiquité, une légende est attachée à cet oiseau pêcheur : il s'ouvrirait le ventre pour nourrir ses petits. C'est son bec à poche rouge, largement ouvert et empli de poissons, dans lequel puisent les oisillons, qui est à l'origine de cette légende. Le christianisme en a fait une image du Christ qui se sacrifie pour racheter le péché originel et l'a associé à la vertu de charité. Il figure dès le Moyen Âge sur les chapiteaux des églises⁵⁵, les vitraux, les retables et beaucoup d'autres supports architecturaux et mobiliers. Au XVII^e siècle, le symbole du pélican est repris dans l'alchimie puis, au XVIII^e siècle, par la franc-maçonnerie qui en fait le principal symbole du grade de rose-croix, dont le caractère christique est affirmé. Lorsque les systèmes de hauts-grades se stabilisent au début du XIX^e siècle, celui de rose-croix devient le 7^e du rite français et le 18^e du rite écossais. Circulent alors des diplômes, des tabliers, des manuscrits et des imprimés, des tableaux peints, etc. où figurent le pélican s'ouvrant le ventre pour nourrir ses petits.

C'est de cette façon, en même temps que par l'admission de compagnons dans des loges maçonniques au cours du XIX^e siècle, que le symbole du pélican va enfin émigrer dans la symbolique compagnonique. On le rencontre en effet sur quelques estampes de la seconde moitié du XIX^e siècle : sur le diplôme des sociétaires cordonniers, sur celui des compagnons boulangers et sur le brevet de compagnon initié des Indiens. Son sens demeure celui du sacrifice et de la charité.

5. – La chouette.

Cet oiseau nocturne apparaît sur quelques lithographies du XIX^e siècle, telle celle des boulangers du Devoir de Liberté ou des Sociétaire cordonniers-bottiers. Elle est posée chez les premiers sur une

54. 6^e du rite français et 15^e du rite écossais ancien et accepté. Cf. Irène Mainguy : *De la symbolique des chapitres en franc-maçonnerie*; Paris, Dervy, 2005, p. 363-381. L'antériorité de ce grade et des symboles qui lui sont attachés par rapport au sociétés compagnoniques qui s'en sont inspirés est incontestable, puisqu'il s'est constitué au milieu du XVIII^e siècle alors que ses éléments ne s'intègrent dans certains Devoirs qu'un siècle plus tard.

55. Comme celle de l'église Saint-Pierre de Caen (XIV^e siècle).



Détail du certificat des sociétaires cordonniers (première moitié du XIX^e siècle). Sur le piédestal de la colonne on distingue le pélican qui s'ouvre le ventre pour nourrir ses petits, symbole du sacrifice pour ceux que l'on aime et, à droite, la chouette sur un arbre brisé, symbole funéraire.

colonne rompue et une branche d'acacia, ou chez les seconds, une branche brisée. Elle se tient toujours à proximité d'un tombeau et des ruines d'un temple. Elle symbolise bien évidemment la mort. Elle ne revêt pas de signification particulière, propre à telle ou telle corporation. Il s'agit d'un oiseau mortuaire, associé à la nuit et aux cimetières et il était couramment sculpté sur les stèles funéraires.

6. – La colombe.

La colombe, oiseau blanc et pacifique, est un symbole d'amour et de paix important dans la tradition judéo-chrétienne. C'est elle qui rapporte un rameau dans l'arche, après le déluge, annonçant à Noé la terre proche et la décrue des eaux⁵⁶. Elle est symbole de douceur, d'innocence, de pureté. C'est aussi sous la forme d'une colombe descendant du ciel qu'est représenté le Saint-Esprit

La plus ancienne représentation de colombes dans l'iconographie compagnonnique semble être celle qui figure sur l'en-tête du rôle des compagnons passants tailleurs de pierre d'Avignon, dessiné en 1782 par Ponge, dit La Douceur d'Avignon. Une petite scène complexe nous montre sous un dais l'allégorie de la Justice, sur un palier précédé de trois marches, entourée de deux colombes se becquetant, enchaînées à un lion surmonté d'un cœur enflammé, lui-même attaché à un chien. Il s'agit vraisemblablement du symbole de vertu, qui peuvent être celles de l'amour, de la force et de la fidélité, ou bien encore de l'espérance, de la charité et de la foi.

56. Genèse, 8, 8-12.



La colombe s'apprête à couronner de fleurs un compagnon charron du Devoir. Détail d'une lithographie des compagnons charrons, vers 1840.

On les rencontre encore par couple, sur les dessins aquarellés de Leclair et Lemoine (de 1820 à 1840 environ), destinés aux compagnons charpentiers, couvreurs, cordiers. Elles tiennent dans leur bec l'extrémité de guirlandes végétales attachées à une couronne de fleurs placée au-dessus d'un compagnon fièrement campé, arborant canne et couleurs. Elles sont souvent associées à des angelots ou des putti, qui soutiennent ces guirlandes et un cartouche surmonté d'une couronne royale, dédié aux compagnons. Placées au-dessus du compagnon, elles apparaissent comme des figures exprimant le monde divin et sacré qui guide la vie compagnonnique et lui offrent sa récompense : les fleurs en couronne, antique symbole chrétien des vertus.

Une lithographie des compagnons charrons (vers 1840) nous montre également une image de sainte Catherine, leur patronne, sous laquelle se trouve une colombe qui tient une couronne de fleurs placée au-dessus de la tête d'un compagnon. Le sens symbolique est identique à celui des images de Leclair, mais la présence d'une seule colombe semble inspirée par la représentation chrétienne du Saint-Esprit.

Les deux colombes sont enfin représentées sur les écharpes de P. C. P. (Premier Compagnon) et les diplômes des compagnons menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté. Là encore, elles tiennent dans leur bec une couronne, non plus de fleurs mais de laurier. Au-delà des nuances attachées à la nature de la couronne et aux divers Devoirs, le sens général demeure : les colombes, oiseaux du ciel, doux et purs, viennent récompenser d'« en haut » le compagnon méritant.



Deux colombes tenant dans leur bec une couronne récompensent les compagnons du Devoir de Liberté. Carte de visite d'un compagnon serrurier D.D.D.L.

Illustration page de droite : souvenir d'un compagnon charpentier du Devoir, par Leclair (vers 1830; Musée du Compagnonnage, Tours). Le caniche, soigneusement toiletté, antithèse du renard, porte dans sa gueule une enveloppe revêtue du mot FIDÉLITÉ et lève une patte avant pour rappeler le serment prêté par le compagnon. Au-dessus, deux colombes tiennent des guirlandes et de petites couronnes de fleurs.

7. – Le chien.

Nous avons vu plus haut que le chien désigne le compagnon par opposition au renard, au loup ou au bouquin, qui représentent l'ouvrier

profane ou l'aspirant chez les charpentiers, les couvreurs et les plâtriers. Les idées de fidélité et de Devoir sont attachées à cet animal et il est logique que la plupart des corps du Devoir l'aient choisi pour symboliser non plus le compagnon possesseur de ces vertus mais ces vertus elles-mêmes.

Très nombreuses sont les représentations du chien accompagnant une conduite, marchant aux côtés d'un compagnon, assis devant Maître Jacques ou auprès d'un compagnon blessé et secouru par un pays ou encore veillant sur la tombe d'un frère décédé. Certaines images de Leclair sont explicites puisque le chien tient dans sa gueule une enveloppe cachetée sur laquelle est écrit le mot « fidélité ».

Souvent, il s'agit d'un caniche joliment toiletté (il ne porte plus qu'une petite encolure et des touffes de poils au bas des pattes). Le choix de cette race on ne plus domestique, fidèle et « civilisée » renforce l'opposition au renard sauvage, indépendant et puant.



Des versions de la légende de Maître Jacques, qui s'élaborent au cours du XIX^e siècle dans les différents corps du Devoir, mentionnent la présence d'un chien aux côtés du fondateur. Bourguet le représentera ainsi par deux fois : sur sa lithographie représentant Maître Jacques et sur celle qui figure l'Union des corps d'états. Dans cette dernière

œuvre, le chien se tient près du corps couché du fondateur assassiné, tandis que le découvrent, horrifiés, trois compagnons. C'est en effet le chien de Maître Jacques, hurlant à la mort, qui aurait informé les compagnons du drame qui venait de se commettre.

Mais au XIX^e siècle, les versions de la légende de Maître Jacques se mêlent à celle d'Hiram, l'architecte du temple de Salomon assassiné par trois mauvais compagnons qui veulent lui dérober le mot de passe des maîtres. La légende d'Hiram est spécifiquement maçonnique et n'intègre le légendaire compagnonique qu'au cours du XIX^e siècle. Il n'y est jamais question d'un chien dans la version maçonnique alors qu'il apparaît dans la version compagnonnisée. C'est ainsi que la lithographie du cordonnier Pierre Charue, Bourguignon le Bien Zélé, nous montre un chien qui se dirige vers un corps sous des branchages, à proximité d'un temple : c'est celui d'Hiram, hâtivement recouvert de feuillages par ses meurtriers. Or, dans la version maçonnique, le corps est découvert fortuitement par l'un des maîtres parti à sa recherche, à cause d'une branche d'acacia plantée sur la terre fraîchement remuée, sous laquelle a été caché Hiram. Des éléments des deux légendes se sont donc mêlés.

Le même phénomène de « compagnonnisation » d'une légende maçonnique s'est produit avec le chien de Pérignan. Celui-ci apparaît au milieu du XVIII^e siècle dans la légende du grade maçonnique d'Élu de l'Inconnu ou Élu de Pérignan. Il s'agit d'un grade évoquant la recherche des assassins d'Hiram par neuf maîtres Élus pour accomplir cette mission. Un inconnu, nommé Pérignan dans certaines versions du grade, étant venu leur révéler la cachette des meurtriers, ils mirent en fuite deux d'entre eux qui périrent dans une fondrière. L'un des Élus aperçut alors le chien de l'inconnu qui se dirigeait vers une caverne. C'est là qu'était caché le troisième assassin, qui préféra se plonger un poignard dans le cœur plutôt que de se livrer. Lorsque les différents systèmes de hauts grades se stabilisent au début du XIX^e siècle, le grade d'Élu devient le quatrième du rite français pratiqué au Grand Orient de France. Le catéchisme de ce grade indique alors à propos du chien : « D : Que signifie le chien ? R : Que le moindre indice sert souvent à déceler le coupable. »⁵⁷ On voit bien dès lors que l'animal ne symbolise plus la fidélité mais qu'il est en quelque sorte l'accessoire de la justice, l'instrument du destin.

Le contenu de ces légendes maçonniques a incontestablement été connu de compagnons, soit par leur appartenance à une loge soit par la lecture des innombrables ouvrages manuscrits ou imprimés décrivant en détail les rituels et légendes des différents grades, qui ont circulé dès le milieu du XVIII^e siècle. Il est évident que certains de ces textes ont été recopiés, à la virgule près, pour étoffer les règles et rituels compagnonniques.

Le chien de Pérignan apparaît dans un projet de rituel des compagnons tanneurs, rédigé vers 1865. Le catéchisme indique : « D. Qui découvrit les assassins ? R. Un chien. D. À qui appartenait-il ? R. À Pérignan. ». Ailleurs, il est proposé de pratiquer la réception dans une chambre séparée par « un transparent représentant les deux colonnes du temple, la branche d'olivier, un compas et une équerre [...], le chien de Pérignan, un tombeau. »⁵⁸ On le retrouve sur le brevet de compa-

57. Cf. Irène Mainguy : *Symbolique des grades de perfection et des ordres de sagesse* ; Paris, Dervy, 2003, p. 228-229, 422, 433-434. Nous ne souscrivons pas au commentaire de l'auteure qui signale la présence du chien dans la légende de Maître Jacques et dans celle du grade d'Élu pour en déduire « une racine commune possible entre le Compagnonnage et la Franc-Maçonnerie. », compte tenu de la signification différente du symbole dans les deux légendes.

58. Archives de J. N. Bastard, « Sain-tonge la Liberté », compagnon tanneur-corroyeur du Devoir (1842-1902). L'analyse détaillée de ce projet de rituel a été publiée par L. Bastard dans la revue *Renais-sance traditionnelle* n° 150 de 2007.

gnon initié, troisième grade des compagnons charpentiers du Devoir de Liberté, dont on connaît les multiples emprunts aux rites et symboles maçonniques. Sur cette lithographie très riche en symboles, on distingue un chien qui se dirige vers une caverne : il s'agit bien du « chien de l'inconnu ».

On mesure à travers le symbole du chien combien sont complexes les significations des figures, qui évoluent dans le temps et en fonction des apports d'autres traditions.

8. – Le serpent.

Il en est de même du serpent. Avant de voir à quelle époque et dans quels compagnonnages se rencontre le symbole du serpent, il importe de revenir aux sources religieuses dont il est issu.

L'animal n'inspire guère de sympathie, par son contact froid, sa présence au ras du sol, où il rampe (le mot, au sens figuré, renvoie à l'idée de servilité et de bassesse) et, enfin, par le venin mortel de certaines espèces. Le symbole du serpent est a priori négatif mais on ne peut le résumer au seul symbole du mal, car selon son contexte, il revêt un sens plus complexe.

La rédemption.

Tout commence par le récit de la Genèse. Alors qu'il lui était interdit par Dieu de manger le fruit de l'arbre placé au centre du jardin d'Eden, Ève est tentée par le serpent. Il lui présente le fruit de la connaissance du bien et du mal. Elle en mange et en donne à manger à Adam. Ils sont ensuite chassés du Paradis terrestre. C'est le thème du péché originel. Quant au serpent, Dieu lui dit : « Maudit sois-tu entre tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. »⁵⁹ Le serpent est ici à l'origine de la faute qui entraîne la chute d'Adam et d'Ève et il est clairement négatif.

L'Ancien Testament renferme un autre épisode où intervient le serpent. Au cours de la marche des Hébreux vers la terre promise, ces derniers, affamés, perdent patience. Ils parlent contre Dieu et contre Moïse. Alors Dieu envoie des serpents brûlants qui piquent et font périr de nombreux Hébreux. Mais Moïse façonne un serpent d'airain qu'il place sur un étendard, « et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie. »⁶⁰ Cet épisode, qui n'était qu'une des nombreuses punitions de Dieu à l'encontre de ceux qui doutaient de lui, va être interprété de toute autre façon à la naissance du christianisme.

En effet, le Christ est celui qui est venu « racheter » le péché originel. La rédemption permet le retour à l'état originel, à la vie éternelle, au Paradis. Il s'établit un parallélisme étroit entre la faute originelle et le sacrifice du Sauveur du monde, entre Adam le pécheur et le Christ le sauveur. C'est pourquoi il est dit que la croix avait été élevée là où était enterré Adam et c'est aussi pourquoi il existe des figures de la croix où est placée non pas le Christ mais un serpent, celui de la Genèse, afin d'abolir la chute originelle⁶¹.



Adam et Ève chassés du Paradis à cause du serpent tentateur ; Moïse et le serpent d'airain. Illustrations d'une bible abrégée, XIX^e siècle.

59. Genèse, 3, 14-15.

60. Nombres, 21, 4-9.

61. L'une des clés de voûte du déambulatoire de l'église Saint-Jean de Caen (XIV^e siècle) est ainsi décorée. Mgr Crosnier (*Iconographie chrétienne*; Tours, Mame, 1876, p. 414) note que « le serpent joue un grand rôle dans l'iconographie chrétienne; ce rôle commence dans le paradis terrestre. Le serpent d'airain entoure la croix-potence. Sur d'anciens monuments chrétiens, le serpent est attaché à la croix; depuis, on s'est contenté de lui faire entourer le pied de la croix. »



Marque de Martin Le Jeune, libraire et imprimeur à Paris, 1549-1582, symbolisant le rachat du péché originel par la crucifixion du Christ.

La venue du Christ, le Messie, celui qui était attendu, est censée mettre fin à une histoire qui l'avait annoncé de diverses façons. Tout l'Ancien Testament va donc être relu par les Pères de l'Eglise et les théologiens pour y chercher ces annonces et justifier la légitimité du Christ comme Messie. De sorte que l'épisode du serpent d'airain a été considéré comme une préfiguration de la crucifixion du Christ : « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le Désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. »⁶²

Cette équivalence de sens entre le Christ en croix et le serpent crucifié permet peut-être de comprendre le sens de l'ancien blason des compagnons passants tailleurs de pierre du Devoir. Les en-têtes de rôles sur lesquels il figure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle nous montrent presque toujours trois blasons : celui de la ville-siège, celui du royaume de France (ou du Comtat Venaissain en ce qui concerne Avignon) et enfin celui des compagnons. Or ce dernier est en général composé d'un compas entrecroisé avec une équerre, entre lesquels est placée une règle, auxquels s'ajoute un serpent qui enlace le tout. Parfois, ce sont deux serpents affrontés qui entourent le blason d'outils. Le blason des compagnons tailleurs de pierre a aussi été sculpté au XVIII^e siècle sur la façade d'habitations de tailleurs de pierre (à La Rochelle notamment). Notons par ailleurs que des communautés de maîtres maçons et tailleurs de pierre ont usé du même blason : à Saumur (avec un seul serpent) et à Beaucaire (avec deux serpents).

Blason des compagnons passants tailleurs de pierre, 55 rue Alcide d'Orbigny à La Rochelle (1700).

Ancienne habitation des Delhomme, entrepreneurs de bâtiment et fortifications au XVIII^e siècle. Photo Rémi Béraud.



Quelle est donc la signification de ce blason ? Il nous semble qu'il faut l'interpréter comme une illustration de la rédemption chrétienne par le travail. Après la faute originelle, symbolisée par le serpent, l'homme, condamné à gagner son pain à la sueur de son front, peut, par le travail, retrouver l'état premier. Il rachète sa faute par le travail, comme le Christ rachète le péché originel par le sacrifice sur la croix.

62. Jean, 3, 14-15.

Dans cette perspective, le blason composé du compas et de l'équerre entrecroisés constitue probablement un équivalent de la croix chrétienne. Le compas équivaut à la branche verticale de la croix et suggère la descente de l'Esprit, tandis que l'équerre équivaut à la branche horizontale, suggérant l'expansion de l'Esprit dans le monde.

Cette lecture chrétienne du symbole s'accorde parfaitement avec tout ce que l'on connaît de la profonde catholicité des compagnons tailleurs de pierre du Devoir. Il est d'ailleurs intéressant de constater que c'est après la Révolution que ceux-ci modifient leur blason, en supprimant non seulement la règle mais aussi le ou les serpents. Aucune représentation de ce type de blason n'est connue au XIX^e siècle. Cet abandon traduit peut-être l'incompréhension du symbole qui, devenu incongru, est abandonné au profit d'une forme plus dépouillée. Il exprime peut-être aussi la volonté délibérée de ne plus s'affirmer comme un compagnonnage chrétien.

La Prudence.

Le serpent symbolise aussi une vertu cardinale : la Prudence. Il ne faut pas comprendre qu'il faut être prudent devant un serpent mais que le serpent est un animal prudent. L'origine de cette association serpent-prudence figure dans l'évangile selon saint Matthieu (X, 16) : « Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes », chacun des animaux renvoyant à la terre et au ciel.

L'iconographie médiévale a toujours représenté la vertu de la Prudence sous les traits d'une femme associée au serpent (bas-reliefs de la cathédrale de Chartres, Amiens et Paris). Mais il est intéressant de remarquer qu'à partir de la Renaissance, le serpent est aussi associé au compas. Ainsi, le tombeau de François II à la cathédrale de Nantes, attribué au sculpteur Michel Colombe, nous montre la Prudence tenant un compas tandis qu'un serpent se dresse à ses pieds. Philibert De l'Orme, architecte, fils de maçon et tailleur de pierre, fait illustrer son traité d'une gravure représentant un architecte sortant d'une caverne et se dirigeant vers une palme. Mais le chemin de l'ombre vers la gloire est parsemé de cailloux pointus. L'allégorie est claire : le chemin est semé d'embûches. Ce qui est plus insolite, c'est de voir le personnage tenir un grand compas d'appareilleur autour duquel s'enlace un serpent. Philibert De l'Orme explique : « un compas entortillé d'un serpent signifie que [l'architecte] doit mesurer et compasser toutes ses affaires et toutes ses œuvres et ouvrages, avec une prudence et mûre délibération. [...] Prudence, dis-je, telle que le serpent la figure, et est commandée et recommandée par Jésus-Christ en son Évangile, disant *Soyez prudents ainsi que les serpents et simples comme les colombes.* » Or, la vertu de la Prudence était particulièrement en honneur chez les compagnons passants tailleurs de pierre, comme on le constate en étudiant la forme de leurs surnoms : elle était en effet la plus usitée jusqu'à la fin du XIX^e siècle⁶³.

Le difficile chemin de l'architecte, aidé du compas autour duquel s'enroule un serpent. Gravure illustrant le traité d'architecture de Philibert De l'Orme (édition de 1648).



63. Le symbolisme du serpent a été longuement développé, aussi bien sous le sens de la rédemption que de la prudence, par : L. Bastard et J.-M. Mathonière : *Travail et Honneur* (1996), p. 91 et 148 ; L. Bastard : « Les tailleurs de pierre : un compagnonnage méconnu », *Fragments d'histoire du Compagnonnage* n° 1 ; J.-M. Mathonière : *Le Serpent compatisant, iconographie et symbolique du blason des Compagnons tailleurs de pierre* ; Dieulefit, La Nef de Salomon, 2001.



Les serpents, symboles de la superstition. Détail de la lithographie de J.-B. Bourguet, *L'union des corps d'états*.

Le vice et la superstition.

Le serpent revêt un caractère négatif dû à sa froideur et parfois à son venin. La peinture classique est riche en œuvres associant le serpent à la sorcière ou au démon. L'iconographie compagnonnique a repris ce thème du serpent maléfique. Il figure notamment sur un tableau-souvenir des compagnons tisseurs-ferrandiniers du Devoir⁶⁴, en bas, au premier plan, terrassé par un lion. C'est une représentation de la force écrasant le vice, le mal. Le tisseur Jean-Baptiste Bourguet a repris l'allégorie en la plaçant de même dans sa lithographie *L'Union des corps d'état*.

C'est également dans cette œuvre que Bourguet place une autre représentation du serpent. À droite, une curieuse scène nous montre un personnage, les yeux bandés, qui s'enfuit devant une vieille femme assise, alors qu'elle lui présente une carte à jouer. Aux pieds de la sorcière se dressent deux serpents. Il s'agit d'une représentation de la peur engendrée par l'ignorance (le bandeau) et la superstition (l'avenir par les cartes). Il est à noter que Bourguet n'est pas le créateur de cette scène, mais qu'il s'est inspiré d'une lithographie maçonnique de 1851, composée de diverses petites scènes⁶⁵.

Le caducée de Mercure.

On connaît la représentation du caducée : deux serpents sont enlacés autour d'un bâton et se font face. La mythologie grecque nous apprend qu'Hermès ou Mercure, voyant deux serpents se battre, les auraient séparés et apaisés au moyen d'une baguette. Le caducée ailé (rappelant les ailes du dieu) est devenu un symbole de paix et de concorde, d'unité succédant à la dualité.

Très courant dans l'architecture classique, l'emblème des pharmaciens (deux serpents) et des médecins (un serpent) n'a, semble-t-il, guère inspiré les compagnons avant le XX^e siècle. Pourtant, dès 1840, le compagnon blancher-chamoiseur Piron, dit Vendôme la Clef des cœurs, notait dans le Devoir qu'il avait réformé : « Quand il est orné par le Rouleur, le jonc nous offre l'emblème de la paix et de la concorde qui doivent régner parmi nous, par allusion au caducée de Mercure, le messager des dieux, si bien représenté par le Rouleur dans ses fonctions. »⁶⁶

Abel Boyer, dessinant vers 1925 la couverture de la revue *Les Muses du Tour de France*, a substitué à la baguette du dieu Hermès la canne des compagnons. Il s'agissait probablement pour Boyer d'évoquer toutes les époques légendaires du compagnonnage, puisque figurent sur la couverture le temple de Salomon, une cathédrale et une ville médiévales, le sphinx et les monuments égyptiens. Le caducée aurait évoqué l'Antiquité grecque et fourni une explication à la cordelière de soie noire qui entrelace le jonc des cannes de compagnons et qui se termine par deux pompons ou glands⁶⁷.

Il existe de très nombreuses cannes en bois sculptées, ornées d'un serpent. Elles ne sont pas d'origine compagnonnique, sauf exception. Elles entrent dans la catégorie des beaux objets d'art populaire, que confectionnaient les paysans et les artisans, lesquels n'ont sans doute pas songé à conférer un sens symbolique à leur travail, qui évoque le joli entrelacement d'une liane de chèvrefeuille sur une baguette.

64. Reproduite dans les *Fragments d'histoire du Compagnonnage* n° 6, p. 121.

65. Intitulée *Prière maçonnique*, cette lithographie conservée au Musée du Grand Orient de France, à Paris, a été commentée et reproduite dans le catalogue de l'exposition « Franc-maçonnerie, avenir d'une tradition », Tours, musée des Beaux-arts, 1997, p. 181-182. Plusieurs détails de cette œuvre ont été repris dans la lithographie des compagnons boulangers du Devoir de Liberté (la mort d'Hiram, les neuf maîtres, le temple central, le pélican).

66. Piron poursuit par le récit mythologique. Cf. *Devoir des Compagnons Blanchers et Chamoiseurs Réunis*, Paris, 1840 (Gutenberg Reprints, 1980)

67. On sait que ce type de canne est relativement récent dans l'histoire des attributs compagnonniques (XIX^e siècle).

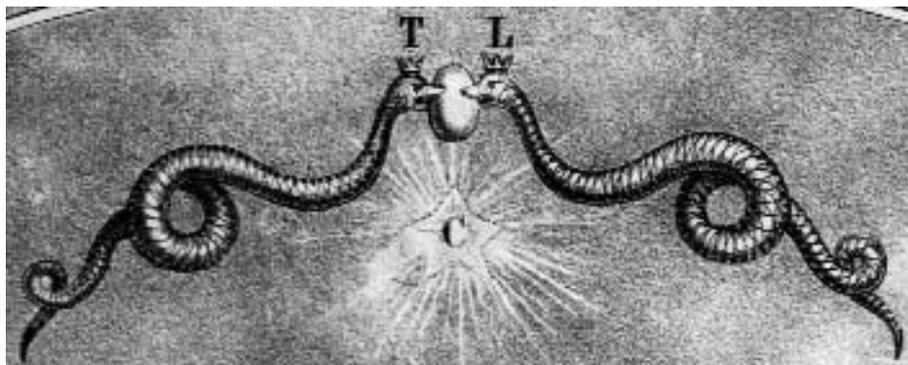


La couverture des Muses du Tour de France, dessinée par le maréchal-ferrant Abel Boyer, assimile la canne des compagnons au caducée de Mercure, bâton autour duquel s'enroulent deux serpents. En haut : le lapin, le renard, le singe, le loup et le chien.

L'ouroboros.

C'est le symbole qui se mord la queue en formant un cercle, symbole antique de l'éternité. Il a été très employé dans l'alchimie et les hauts grades maçonniques. Il se rencontre sur le diplôme d'honneur des compagnons boulangers du Devoir de Liberté, placé au pied d'une divinité voilée et montée sur un piédestal comportant ce texte : « Je suis ce qui est, ce qui a été et ce qui sera toujours, nul mortel ne peut tirer le voile qui me couvre. » (cf. p. 43)

Les serpents tenant l'œuf orphique, détail d'une lithographie des compagnons toiliers du Devoir (vers 1850).



Le mythe orphique.

Une lithographie symbolique des compagnons toiliers du Devoir nous montre dans sa partie supérieure deux serpents de part et d'autre d'un œuf. Une notice explicative⁶⁸ indique qu'il s'agit de « deux couleuvres se disputant l'œuf orphique qu'elles enlèvent dans les cieux ; sur ces couleuvres, on voit un T et un L, deux lettres symboliques. » Cette représentation est issue de la mythologie grecque, selon laquelle Zeus et Rhéa, unis sous forme de serpents, donnèrent naissance à Perséphone, qui fut à nouveau violente par Zeus et enfanta Dionysos. Ce dernier, qui meurt et renaît, est la divinité honorée par les Orphiques grecs.

Le courant occultiste a aussi pénétré certains compagnonnages. Les compagnons toiliers du Devoir, par exemple, ont été réceptifs aux thèses développées dès le XVIII^e siècle selon lesquelles il existe, au delà des différences apparentes entre les religions, une tradition primitive et éternelle que seuls les initiés peuvent discerner. Ce courant s'est exprimé à travers de nombreux livres, dont le célèbre *Origine de tous les cultes ou Religion universelle*, de Charles François Dupuis, dont le succès fut immense. Publié en 1794, il connut constamment des rééditions, parfois sous forme abrégée, jusqu'en 1900⁶⁹. D'autres auteurs, francs-maçons, ont propagé ce courant, en particulier le prolifique Jean-Marie Ragon, auteur, entre autres, du *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes* (1842), de l'*Orthodoxie maçonnique* (1853), de la *Maçonnerie occulte* (1853) et de nombreux *Rituels* commentés. Il prétend établir des correspondances entre toutes les sociétés initiatiques et les religions, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Enfin, F.-T. B. Clavel, dans son *Histoire pittoresque de la Franc-maçonnerie* (1843), évoque les multiples sociétés secrètes à mystères, en sus de la franc-maçonnerie. Il y évoque notamment (p. 344) la secte des ophites (du grec *ophis*, serpent), qui, jusqu'au VI^e siècle, célébrait le dieu serpent de la Genèse. Il est certain que ces livres, ou d'autres analogues, ont été lus par des compagnons qui y ont trouvé matière à intégrer dans leurs Devoirs des mythes, rites et symboles. L'affiliation de ces compagnons dans des loges maçonniques pénétrées par le courant occultiste explique aussi ces emprunts à des traditions inconnues des compagnonnages jusqu'aux années 1840.

68. « Explications du tableau allégorique pour les non-initiés. Origine des initiations, depuis le premier germe du Devoir ». Ce document, ainsi que la lithographie, éditée chez Charpentier, à Nantes, sont reproduits dans le catalogue de l'exposition « Le Compagnonnage, chemin de l'excellence », Paris, RMN, 1995, p. 94-95.

69. Nous avons relevé quatorze éditions, intégrales ou abrégées, entre 1794 et 1900.

ANNEXES

1. – La chanson *Les Chiens* est l'œuvre de Pierre Calas, « L'Ami des Filles le Languedocien », compagnon cordier du Devoir. Elle figure dans le recueil intitulé *Petit bouquet de chansons de tour de France dédiées au Devoir*, 1864, p. 43-45.

LES CHIENS

1

Depuis le temps que je parcours la France,
Toujours joyeux, ennemi des chagrins,
J'ai visité le nord et la Provence,
J'ai vu des loups, des renards et des chiens!
À ces derniers j'ai donné préférence :
Ne sont-ils pas, soit dit sans vanité,
Par leur courage et leur intelligence,
L'emblème saint de la fidélité? (*Bis.*)

2

Le loup, méchant, hargneux et carnivore,
Du chien fidèle est l'ennemi juré;
Depuis mille ans, et vingt siècles encore,
Ils se livrent un combat acharné.
Si l'union pouvait dans ces deux races
Faire oublier les erreurs du passé,
Qui sait? les loups, que l'on dit si voraces,
Peut-être en somme ont quelques qualités. (*Bis.*)

3

Renards et loups se trouvant dans l'émeute
Quand par les chiens ils se voient en arrêts,
La peur les gagne, et le cri de la meute
Va les poursuivre aux voisines forêts.
Leur hurlement pénètre dans la ville,
Dans les faubourgs, par l'écho répété;
Ils ont pourtant comme nous l'Évangile,
Tout comme nous ils ont leur qualité. (*Bis.*)

4

Au temps jadis sur les chemins la crainte
Faisait trembler nos chiens les plus hardis;
Le tour de France était un labyrinthe
Dont les sentiers étaient souvent maudits;
Car loups, renards, gavots, singes, que sais-je?
Fondaient sur nous en foule révoltés;
Mais le devoir, que l'avenir protège,
Saura montrer toutes les qualités. (*Bis.*)

5

Quand je serai revenu dans ma niche,
 Où l'amitié fixera mon destin,
 Je ferai peindre, en matière d'affiche,
 Un vieux rouet, un joli petit chien.
 Mon enseigne sera : le chien qui file ;
 Quant à mon nom, amis, vous le savez ;
 Mon maître, un jour, me dit : L'Ami des Filles,
 Te voilà chien de bonne qualité. (Bis.)

—

2. – La chanson *Les Surnoms des plâtriers* a été écrite à Besançon, en 1878, par Joseph Potier, dit « Le Bien-aimé de Saint-Georges de Reintembault » et publiée dans *Poésies. Feuilles et profils. Œuvres complètes*, en 1891, p. 166-168.

LES SURNOMS DES PLÂTRIERS

I

À quoi bon ces épithètes
 Que l'on donne aux ouvriers ;
 Pourquoi ces noms de bêtes
 Que portent les plâtriers ?
 C'est une vieille habitude
 Qui nous vient de nos aïeux ;
 C'est une similitude
 Qui rend gais jeunes et vieux.
 L'ouvrier
 Plâtrier
 Du gai tour de France
 Aime, à ses loisirs,
 Essayer de tous les plaisirs.
 Sur le tour,
 Plein d'amour
 Pour l'indépendance,
 Gai dans ses repos,
 Au travail est toujours dispos.

II

De quatorze à seize ans d'âge
 Le jeune homme est apprenti.
 Pendant son apprentissage
 On le surnomme cabri.
 Eh ! pourquoi ? – Dans sa jeunesse,
 Le cabri, plein de vigueur,
 Saute et montre sa souplesse ;
 C'est l'image de l'ardeur.
 L'ouvrier...

III

Le cabri part en voyage
Pour acquérir des talents ;
Mais ce rude apprentissage
En a dégoûté des cents.
C'est que, loin de sa famille,
Un cabri doit réfléchir ;
C'est un malheur, s'il gaspille,
Il trouve à s'en repentir.
L'ouvrier...

IV

Si peu qu'il reste en voyage,
On en fait un vrai bouquin ;
Ce nouveau titre l'engage
À marcher droit son chemin.
Allant d'une ville à l'autre,
Par ci par là broussaillant,
Du gai Soupape l'apôtre
Est heureux en travaillant.
L'ouvrier...

V

S'il est bouquin, il enrage
De ne pouvoir être chien ;
Mais il faut un bien long stage,
Être franc, sans cela rien.
Le voilà chien : il commence
À goûter le vrai bonheur
Du généreux tour de France,
Séjour heureux, bienfaiteur.
L'ouvrier...

VI

Le bon chien est économe ;
S'il entreprend du travail,
C'est le singe qu'on le nomme ;
Là du tour finit le bail.
Voilà les métamorphoses
Que subit le plâtrier.
Quoique, en ignorant les causes,
J'ose vous les publier.
L'ouvrier...

VII

L'auteur est la coterie
Qu'on surnomma Bien-Aimé,
Dans la noble compagnie
Où le chien est estimé.
Il est singe, non poète,

Et rime comme un bouquin ;
 Il sourit à l'épithète
 De loup, renard et lapin.
 L'ouvrier...

—

3. – La chanson *Le Renard arrivant chez la Mère* a été créée par Angoumois la Gaieté, compagnon charpentier du Devoir, dont on ignore l'état civil. Elle a vraisemblablement été écrite au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle figure dans le chansonnier manuscrit d'Auguste Clochard, « Poitevin le B. C. », compagnon charpentier reçu à Paris le 19 mars 1900, conservé au Musée du Compagnonnage P. F. Guillon, à Romanèche-Thorins (cote : 2001.1.145). Les deux couplets qui suivent expriment clairement l'état d'ignorance du renard, l'ouvrier non initié, qui doit quitter sa peau pour accéder au rang de compagnon.

LE RENARD ARRIVANT CHEZ LA MÈRE

1^{er} couplet

Je suis renard, arrivant chez la Mère,
 Chers Compagnons ayez pitié de moi,
 Je viens à vous les deux genoux à terre,
 Je viens jurer d'obéir à vos lois,
 Je veux enfin sortir de l'esclavage,
 Abandonner tous ces renards maudits,
 Car tous ces loups ne sont que des sauvages,
 Et ces indiens ne sont que des fripons.

[...]

3^{ème} couplet

Maudit Renard montre nous ton courage
 Applique-toi avec attention
 Et sur le trait nous verrons, c'est l'usage,
 Si tu connais le compas, le crayon,
 Viens avec nous dans nos architectures,
 Nous verrons bien si tu as du talent,
 Tu changeras, renard, je te le jure,
 Ta sale peau que tu as sur le dos.

—

4. – La chanson *Le Renard et sa queue* est l'œuvre de Léonce Rigaud, dit « Marmande le Soutien des Bons drilles », compagnon charpentier du Devoir, décédé en 1935. Rigaud, compagnon érudit, fut l'auteur de nombreux articles sur l'histoire de sa corporation et l'initiateur d'une « reconnaissance générale » au début du XX^e siècle, mais elle ne fut pas adoptée par tous les corps du Devoir. Sa chanson figure dans le chansonnier précité. Elle exprime le nécessaire abandon des marques de l'animalité pour pouvoir intégrer le compagnonnage par la réception, le jour de la Saint-Joseph.

LE RENARD ET SA QUEUE

1^{er} couplet

De Saint Joseph, c'était la veille
On me fit battre le cordeau
Avec une ficelle bien vieille
Qu'un compagnon trempait dans l'eau.
J'étais bien fort, il faut le croire,
Puisque tout le monde avait peur,
Aussi l'on me versait à boire,
Et ce fut là mon grand malheur.

2^{ème} couplet

L'on me demande sans mystère
Connaissez-vous le pavillon,
La voûte en forme de sphère,
Le cinq épis sur un rond,
Connaissez-vous les liens de pente,
Le mansard biais et le rampant,
Il faut connaître la charpente
Pour être Compagnon passant.

3^{ème} couplet

Alors je fis le plan par terre
D'un joli petit pavillon,
Ma queue, qui traînait par terre,
Y traçait de gros empançons ;
Le compagnon se met en colère,
D'un coup de besingue il me coupa
Ce qui ornait le plan par terre,
Ma pauvre queue il me coupa.

4^{ème} couplet

Débarrassé de ce pinceau grotesque,
Je me sentais alors très fort,
C'était vraiment pittoresque,
Un chien me l'emportait dehors,
Me mettant à sa poursuite,
J'ensanglantais tout le parquet ;
J'aurais bien peint une piste
Avec ce diable de plumet.

5^{ème} couplet

J'ai conservé dans une boîte
Un morceau de ce que l'on me coupa
Il est plié dans la ouate,
Je crois qu'il se conservera.

5. – La chanson intitulée *L'Abeille* a été écrite à une date indéterminée par le compagnon blancher-chamoiseur du Devoir Jean-François Piron (1796-1841). Elle a été publiée en 1840 dans son *Chansonnier du Tour de France*, puis en 1846 et 1879⁷⁰.

L'ABEILLE

Air connu.

Insecte ailé, chéri des dieux,
Toi qui leur fournis l'ambroisie,
Toi dont on admire en tous lieux
Et la sagesse et l'industrie,
Permetts que ma muse aujourd'hui,
En lui rappelant ton image,
Offre aux yeux de plus d'un ami
Le miroir du Compagnonnage.

Or, écoutez, chers Compagnons,
Je vous parle ici de l'abeille,
Car, en fait de comparaisons,
Le sujet convient à merveille.
L'abeille fut dans tous les temps
Des Compagnons le vrai modèle :
Union, sagesse et talents,
Est-il un plus beau parallèle ?

L'abeille suit la même loi
Qu'ont toujours suivie ses ancêtres,
Et, toujours fidèle à son roi,
Ne reconnaît point d'autres maîtres.
Comme l'abeille nous n'avons
Qu'un maître sur le Tour de France,
Et la règle que nous suivons
N'est point soumise à l'inconstance.

L'abeille construit en secret
Le chef-d'œuvre de son génie ;
De ses travaux l'œil indiscret
N'en connaît que la symétrie ;
De même dans notre Devoir,
Qui peut connaître nos mystères ?
Qui peut même jamais savoir
Ce qui se passe entre nos Frères ?

Quand la plus belle des saisons
Nous ramène Zéphire et Flore,
Je vois, en dépit des frelons,
Mille essaims d'abeilles éclore.
En dépit de nos ennemis,
Le printemps vient-il de renaître,

70. *Chansonnier du Tour de France dédié aux Compagnons du Devoir* par Vendôme-la-Clef-des-Cœurs, Compagnon Blancher-Chamoiseur ; Paris, Imprimerie V^o P. Larousse et Cie, 1879, p. 20-22. Le *Chansonnier des Compagnons du Devoir* (1996) la reproduit avec de minimes variantes orthographiques et de ponctuation.

Mille Aspirants se sont promis
De servir aussi notre Maître.

Quand vient le temps de ses travaux,
J'entends l'abeille qui bourdonne ;
Pour elle il n'est plus de repos
Jusques au milieu de l'automne.
Chers Compagnons, c'est en ce temps
Que s'anime notre courage
Et que nous cueillons sur les champs
Les doux fruits du Compagnonnage.

Sur les champs il est des frelons
Qui voudraient détruire nos ruches ;
Comme l'abeille, Compagnons,
Méfions-nous de leurs embûches ;
Armons-nous de notre aiguillon
Contre les frelons pleins de rage ;
Vendôme, par cette chanson,
La-Clef-des-Cœurs nous y engage.

6. – En marge du Compagnonnage, mais peut-être inspiré de son vocabulaire, existait à Paris, dans les années 1840, une société chantante appelée « La Ménagerie ». Ses membres portaient tous des noms d'animaux, qu'ils recevaient après une parodie de réception accompagnée d'un baptême. Cette cérémonie, les noms d'animaux, l'usage de sobriquets dissimulant l'identité des participants, a peut-être été inspirée par la lecture du *Livre du Compagnonnage* de Perdiguier, qui venait de paraître⁷¹. L'histoire de cette goguette a été contée par Eugène Baillet dans son livre : *Chansons et petits poèmes avec préface : Fragments de l'histoire de la goguette* ; Paris, L. Labbé, 1885 (p. IX-XIII). À noter que Baillet inclut dans son livre une « chanson de compagnon » intitulée *Sur la route* et qu'il l'a dédiée à Agricol Perdiguier.

LA GOGUETTE « LES ANIMAUX »

Les Animaux, ou *la Ménagerie*, (l'un et l'autre se disait) c'était la plus originale des Goguettes ; chacun de ses membres portait le nom d'un animal, soit reptile, oiseau, poisson, quadrupède ou bipède, voire même celui d'un animal de fantaisie.

Tous les chansonniers militants de l'époque faisaient partie de cette Société, un lien de grande fraternité les unissait, le président était Charles Gille, ou plutôt *le Moucheron*, car on laissait à l'entrée de la salle son nom de famille pour ne répondre qu'à son nom de *bête*.

Les séances avaient lieu le vendredi et l'on commençait à chanter aussitôt que treize animaux étaient réunis. Un chien ou un chat, dans la salle, comptait dans ce nombre treize. *La Ménagerie* avait son argot : les visiteurs se nommaient des rossignols, (c'était gentil, ça !) les visiteuses des fauvelles, (on n'est pas plus gracieux). Le Président voulait-il rappeler au silence *les Animaux* un peu trop bruyants, il s'écriait : Carter, Carter !

71. Le chansonnier Marc-Antoine Désaugiers (1772-1825) signale cependant l'existence d'une société antérieure dans sa *Chanson à l'occasion de ma réception à la société dite des Bêtes* où il fut nommé Pinson (*Chansons et poésies diverses*, t. 4, 1834).

C'était le nom d'un dompteur célèbre. – Pour faire applaudir les chansons, ces mots retentissaient dans la salle : « Animaux, à nous les pattes ! »

La première séance de cette singulière Société eut lieu en 1841, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, chez un marchand de vins nommé Bacquet, puis on vint s'installer chez un autre petit marchand de vins de la rue de la Tixéranderie disparue aujourd'hui.

La police eut bientôt connaissance de ces réunions et les crut d'autant plus redoutables qui les assistants cachaient leurs noms. Chaque quinzaine, il fallait changer de local, souvent parce qu'on était traqué, d'autres fois parce que le débitant pris de peur vous congédiait. Il était presque indispensable que le propriétaire de la salle fût un ami, car *les Animaux* n'étaient pas riches et leur consommation n'augmentait guère le chiffre de la recette.

Des séances furent tenues au quai de Gesvres, puis rue de la Vannerie, puis à la banlieue. Plus ils étaient traqués, plus *les Animaux* riaient et chantaient. Heureux qui pouvait assister aux séances ! [...]

Les principaux membres de la Ménagerie étaient Charles Gille, Fondateur-Président, *le Moucheron* ; Gustave Leroy, *le Coq-d'inde* ; Christian Sailer, *le Cochon* ; Landragin, *le Chameau* ; Duverger, *le Cerf* ; Charles Cuisin, *l'Echidné*, (on prononçait *l'échiné*) ; Fontelle, *le Loup* ; Fauignol, *le Cheval* ; Gaudron, *le Rouget* ; Alexandre Guérin, *le Tabis* ; etc. La liste entière avait épuisé Buffon.

En 1846, époque où *les Animaux*, après avoir subi, à différentes reprises, de longs mois de silence forcé, commencèrent à se disperser, ils étaient plus de cinq cents qui avaient reçu le baptême, car il y avait un baptême. Il était civil, incivil, aquatique et vinicole. Cette cérémonie était joyeuse : il faut bien penser que la gaîté avait sa place dans des réunions composées en grande partie d'hommes de vingt à trente ans.

Le grand prêtre, — c'était un grand beau garçon nommé Ernest Richard, de son nom de bête *le Lézard*, — officiait de la façon suivante :

Le récipiendaire s'avancé escorté de ses deux parrains, au milieu d'une salle où l'attendaient le grand prêtre monté sur un escabeau, le président et quelques sociétaires. Le néophyte était placé devant l'officiant et lui tournant le dos. Ce dernier étendait la main droite comme pour bénir *la nouvelle bête* et l'un des deux parrains présentait à son filleul un verre plein. Au moment où celui-ci allait le saisir, le grand prêtre s'en emparait et en même temps versait de la main gauche le contenu d'une carafe remplie d'eau, qu'il avait tenue cachée, sur la tête du camarade qui se retournait tout surpris et apercevait *le Lézard* qui buvait le verre de vin ; les rires éclataient, le président s'avancé vers le néophyte et lui tendait la main en disant : apprends, mon cher, que Beaumarchais a raison.

« C'est ainsi que dans la vie
« Ce qu'on croit tenir nous fuit. »

Et lui donnant l'accolade fraternelle, il continuait : il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une bête de plus ! tu es des nôtres. Notre morale est facile, c'est la fraternité. Quand tu auras deux sous, si ton camarade n'en a pas, tu dois lui en donner un ; essuie-toi, et viens trin-

quer avec nous ! Et l'on rentrait dans la salle de chants, car, je l'ai dit, la cérémonie avait lieu dans une salle particulière et n'avait que des animaux pour témoins.

Les sociétaires de la *Ménagerie* n'obéissaient à aucun règlement et ne payaient pas de cotisation.[...]

La présidence de la *Ménagerie* conduisit Charles Gille à Sainte-Pélagie, il fut condamné à six mois pour avoir tenu une société sans autorisation ; c'est alors que *les Animaux* achevèrent de se disperser... On touchait à 1848, beaucoup d'entre eux furent tués sur les barricades de Février et, quatre mois plus tard, celles de juin en ensevelirent un plus grand nombre encore sous leurs pavés ensanglantés. Il en restait cependant de ces vaillants prolétaires, car, à une soirée donnée au bénéfice d'un des leurs, en 1849, trois cents répondirent encore à l'appel. »